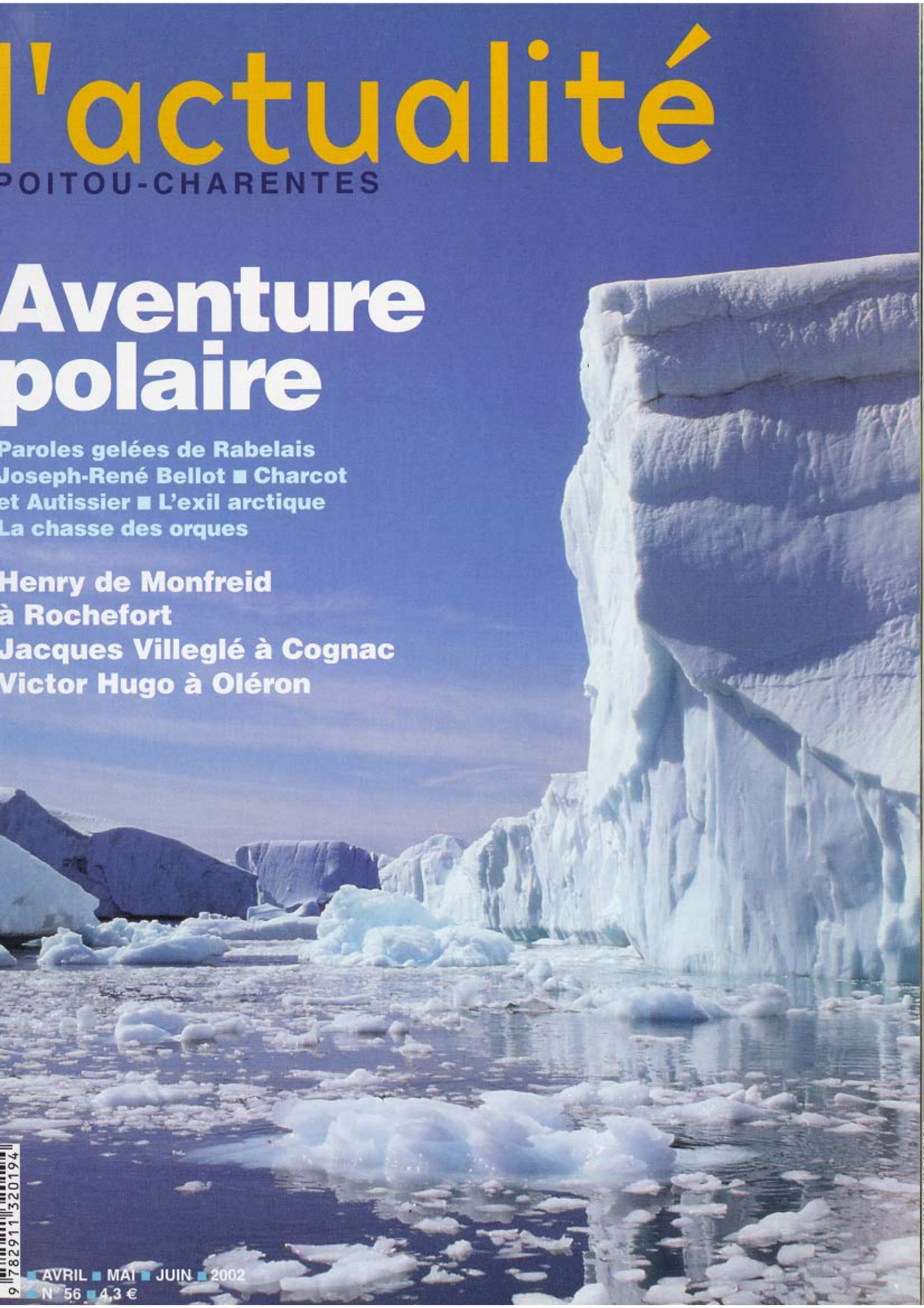
l'actualité
POITOU-CHARENTES

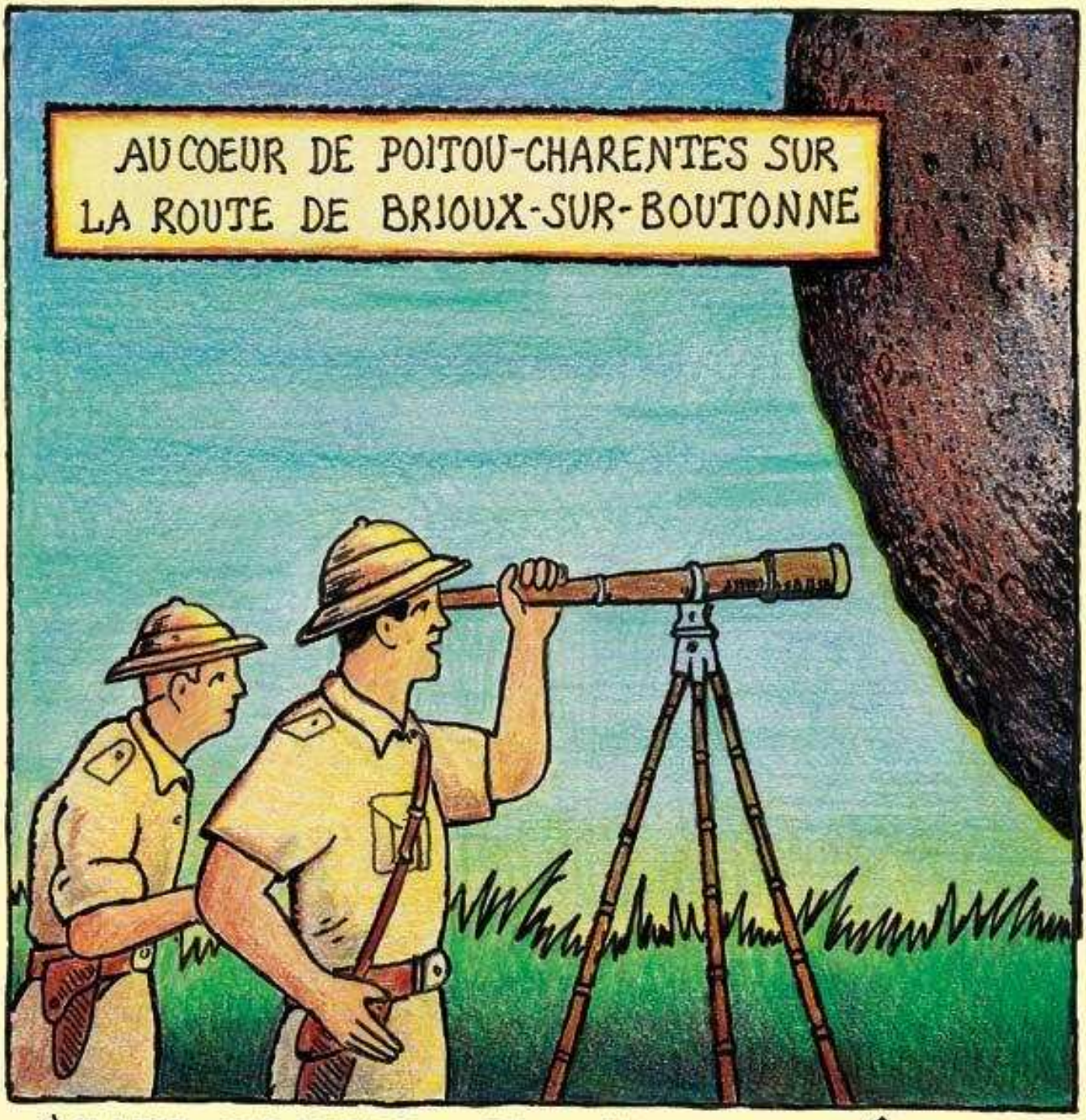
Aventure polaire

Paroles gelées de Rabelais
Joseph-René Bellot ■ Charcot et Autissier ■ L'exil arctique
La chasse des orques

Henry de Monfreid à Rochefort
Jacques Villeglé à Cognac
Victor Hugo à Oléron



9 782911 320194
AVRIL ■ MAI ■ JUIN ■ 2002
N° 56 ■ 4,3 €



"SAUF ERREUR, CECI POURRAIT ÊTRE
LE PLUS GRAND PETATOU JAMAIS VU!"
HURLA LE SERGENT MONTEBELLO

sommaire

4 **UNIVERSITÉ**

6 **CULTURE**

10 **SAVEURS : LE PETATOU**

13 **HUGO DÉCOUVRE L'ÎLE D'OLÉRON**
Après avoir vu «un petit monde lugubre» dans l'île d'Oléron, Victor Hugo apprend la noyade de sa fille en lisant un journal parisien dans un café de Rochefort.

14 **INVENTER UNE MAISON DES AUTEURS**
En juin, Magelis inaugure à Angoulême la Maison des auteurs. L'espace accueillera, en résidence, des artistes de BD.

18 **JACQUES VILLEGLÉ, RETOUR À COGNAC**
L'artiste se souvient de la ville de son enfance entre 1929 et 1934.

22 **PATIENCE DE DINOSAURE**
A Cherves-Richemont, en Charente, découverte d'un immense site datant de 130 millions d'années.

24 **DENIS ROCHE, TEMPS TERRIEN EN POITOU**
Entretien avec l'écrivain et photographe sur le Poitou, qui l'a séduit, et sur la photographie.

Marc Deneyer

AVENTURE POLAIRE

29 **ICY EST LE CONFIN DE LA MER GLACIALE**
Le mystère partiellement éclairci du Cinquiesme livre de Rabelais. Par l'écrivain François Bon.

32 **JOSEPH-RENÉ BELLOT, L'ODYSSÉE BLANCHE**
A la recherche de Franklin et du passage du Nord-Ouest, l'explorateur rochefortais meurt dans les glaces du Grand Nord canadien en 1853.

36 **GRISE-FIORD, L'EXIL ARCTIQUE**
Jérôme Vergnaud, de Jarnac, étudie le peuplement et l'environnement d'un village inuit, situé sur l'île d'Ellesmere.

38 **A L'ÉCOLE DES ORQUES**
Christophe Guinet, chercheur au Centre d'études biologiques de Chizé et spécialiste de cette espèce de delphinidés, a mis en relief la part culturelle de leurs comportements.

40 **UN CARGO POUR L'ANTARTIQUE**
Isabelle Autissier et «Pourquoi pas l'Antarctique» célèbrent le centenaire du premier hivernage de Charcot en Antarctique.

42 **LE FROID VENU DU SON**
Un réfrigérateur thermo-acoustique mis au point au laboratoire d'études aérodynamiques de l'Université de Poitiers.

43 **L'AVENTURE POSTÉE DES PÔLES**
Passion et culture de l'association des philatélistes polaires.

44 **HENRI DE MONFREID, L'ÉCUME DE L'AVENTURE**
Pour la première fois en France, à la Corderie Royale de Rochefort,une exposition est consacrée à Henry de Monfreid, écrivain et navigateur.

48 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

En mars dernier, l'équipe du professeur Stanley Prusiner publiait un article rapportant la présence du prion dans les muscles de souris infectées. Curieusement, la nouvelle est passée presque inaperçue. Pourtant cela remet en cause des certitudes. En effet, la protéine infectieuse, connue pour son implication dans l'ESB et la maladie de Creutzfeld-Jacob, pourrait se trouver dans les muscles des animaux. Quelques jours après, l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments affirmait que de nouveaux tests effectués sur un échantillonnage plus large s'avéraient négatifs. Traduisons : pas de danger pour la consommation de viande bovine. Qui croire : le chercheur américain qui a obtenu le prix Nobel pour sa découverte du prion ou bien l'Afssa, dont on est en droit de penser qu'elle fait son travail correctement ? Cet exemple pose à nouveau le problème de la culture scientifique. Diffuser les résultats des recherches au public n'est pas sa seule mission. Parce qu'elle permet aussi de comprendre le rôle, le statut et la place des chercheurs dans notre société, la culture scientifique contribue à la cohésion sociale.

***L'Actualité Poitou-Charentes* s'inscrit dans cette démarche, quels que soient les sujets explorés.**

Didier Moreau

Nous dédions cette édition à Jean-Luc Gaboreau.

l'actualité
POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : emf@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50
Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**
Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel
CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 2e trimestre 2002
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

Claude Pauquet

Pop-in

Avec une thèse portant sur les essais de nanoindentation, Christophe Tromas a obtenu le grand prix de thèse 2001 décerné par la région Poitou-Charentes dans le cadre de l'école doctorale des sciences pour l'ingénieur.

Depuis une quinzaine d'années, des techniques de pointe émergent pour faire face aux nouvelles exigences apparues dans la mise au point des matériaux les plus récents. L'objectif est de mesurer leur dureté et d'en étudier les propriétés mécaniques de surface. «L'essai de nanoindentation, couplé à la microscopie à force atomique, répond à toutes ces exigences, explique Christophe Tromas, aujourd'hui maître de conférences au laboratoire de métallurgie physique de l'Université de Poitiers (CNRS UMR 6630). L'indentation consiste à presser un poinçon de géométrie connue et de grande dureté sur le matériau à étudier, pour en analyser ensuite les déformations. La nanoindentation est l'adaptation de cette technique à une échelle nanométrique donc infiniment petite (un milliardième de mètre !). «Lors de nos travaux, notre choix s'est porté sur l'oxyde de magnésium. Un matériau simple, déjà étudié en microindentation, donc connu, ajoute le chercheur. Nous nous sommes attachés à l'étude des phénomènes élémentaires mis en jeu dans la déformation de ce cristal (des dislocations).»

L'objectif est d'établir des modèles d'interprétation de l'essai de nanoindentation. Mais la modélisation se révèle ici complexe, car il faut déduire, à partir de déformations de surface, ce qui se passe dans le volume. «Avec ce matériau, le premier stade mis en évidence lors de la déformation plastique occasionnée par l'essai est le pop-in. C'est un phénomène atypique dans lequel la matière est empilée sous l'indenteur sous la forme de disques d'un seul atome d'épaisseur !»

Il s'agit d'un sujet de recherche très fondamental. Cependant, le test de nanoindentation trouve déjà son application dans de nombreux domaines, pour caractériser la dureté et la résistance à l'usure ou à la rayure de la surface de certains matériaux. Il en va ainsi des fines couches protectrices déposées sur les verres de lunettes, ou sur les prothèses médicales telles que les prothèses de hanche.

Laetitia Becq-Giraudon

BIOTECHNO 2002

A l'initiative de l'Association des doctorants en biologie environnement de Poitiers (ADBEP) et de l'Association des doctorants en chimie organique et biologie de Limoges (Addecobul), le forum BioTechno 2002 aura lieu à Poitiers le 31 mai. «Le but est de favoriser les rencontres entre les étudiants et les entreprises, explique Laurence Simon, docteur en biologie. Ces dernières ont la possibilité de disposer de stands afin de se présenter et d'exposer le type de profil qu'elles peuvent être amenées à recruter. Les entreprises ciblées sont celles de la grande région Limousin, Poitou-Charentes, Aquitaine.» Les étudiants en licence, maîtrise et DEA, DESS, les doctorants et post-doctorants pourront assister à des ateliers, conférences et tables rondes sur le thème de l'emploi après une thèse. *L. B.-G.*

PRINTEMPS DE LA GÉOGRAPHIE

Les départements de géographie des Universités de Poitiers et La Rochelle organisent des journées sur le thème des mobilités géographiques, du 29 au 31 mai. Au programme : des conférences, des ateliers et des excursions sur le terrain (de Poitiers à l'île de Ré), notamment un parcours gastronomique. dpt.geo.sha@univ-poitiers.fr

JACQUES D'HONDT

Les travaux de Jacques D'Hondt sur Hegel sont lus dans le monde entier (*L'Actualité* n° 46). Fiorinda Li Vigni lui consacre un livre, *Jacques D'Hondt e il percorso della ragione hegeliana*, édité à Naples par l'Institut italien des études philosophiques, chez La Città del Sole.

Com'science 2002

Quatorze colloques scientifiques ont reçu le label Com'science de la région Poitou-Charentes pour l'année 2002. Un soutien financier et logistique est apporté aux organisateurs, l'objectif étant de mettre en valeur la qualité des laboratoires régionaux, la diversité et l'excellence de la recherche et de la formation en Poitou-Charentes. Voici les prochains colloques.

3-4 mai – «Le solidarisme contractuel : mythe ou réalité ?», à la faculté de droit de La Rochelle.

13-15 juin – «La recherche publique et l'entreprise», Congrès du réseau Curie, à l'Encan de La Rochelle.

15 juin – «Les dispositions procédurales de la loi du 15-06-2000 sur le présomption d'innocence», à la faculté de droit de Poitiers.

19-21 juin – «Mouvement, attention et perception», à la MSHS de Poitiers.

9-13 septembre – «Calcul stochastique et probabilité», au pôle sciences et technologies de La Rochelle.

18-20 septembre – «Journées information eaux» à l'Esip de Poitiers.

18-20 septembre – «Entre terre et eau : histoire et représentations des marais européens du Moyen Age à nos jours», à Niort et Poitiers.

19-21 septembre – «Les déchets dans la ville à l'époque romaine», à l'Université de Poitiers.

23-28 septembre – «4e symposium international sur les orques», à Chizé.

14-16 novembre – «La violence et la mer dans l'espace atlantique (XIIe-XIXe)», à la Flash de La Rochelle.

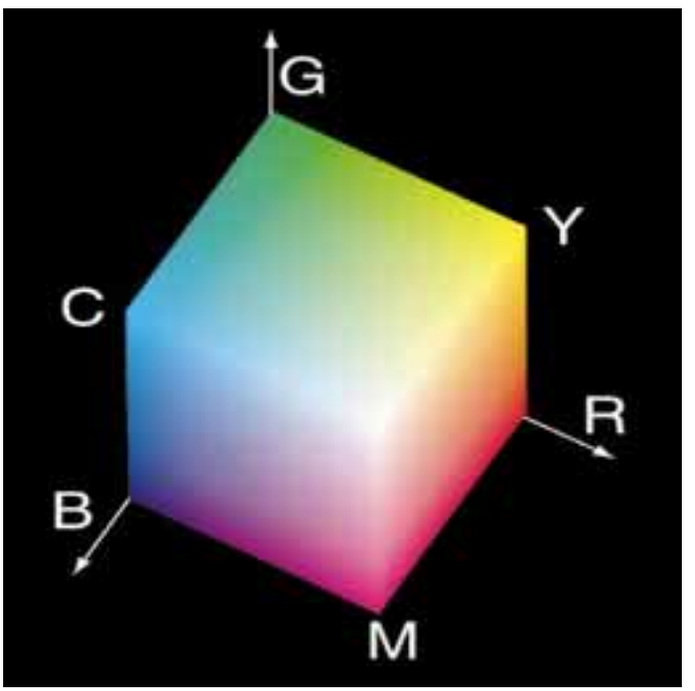
ens.superieur@cr-poitou-charentes.fr

Qualité optimale de la couleur

A Poitiers, des chercheurs en informatique s'efforcent d'améliorer la qualité de la couleur. «Une image en couleur est le résultat de la superposition de trois plans. Trois plans, cela signifie trois fois plus de mémoire donc trois fois plus de données à transporter, ce qui nécessite souvent de les compresser», explique Christine Fernandez-Maloigne, professeur à l'Université de Poitiers et responsable de l'unité signaux et images multi-composantes de l'Ircom-sic (l'Institut de recherche sur la communication, l'optique et les micro-ondes, département signaux, images et communication, UMR CNRS 6115 de l'Université de Limoges). «C'est donc trois fois plus d'ennuis ! ajoute Constantin Vertan de l'Ecole polytechnique de Bucarest, maître de conférences invité. Car malheureusement, la technique du noir et blanc ne s'applique pas toujours à la couleur.»

Le propre de la couleur est d'être liée à la perception visuelle de chacun et à l'environnement dans lequel elle se trouve. Par exemple, l'œil humain est très sensible aux nuances de vert et beaucoup moins aux nuances de bleu. Les techniques numériques de traitement de l'image couleur peuvent être optimisées en prenant en compte ces particularités. Ceci trouve notamment son application dans la compression des images pour Internet ou pour la téléphonie mobile. En effet, dans une image numérisée, les méthodes pour compresser l'information doivent supprimer ce qui est redondant, pour ne garder que l'essentiel, par exemple, en réduisant le nombre de nuances d'une couleur. Mais cette réduction doit perturber le moins possible l'aspect final de l'image. Il est donc impératif de tenir compte des particularités du système visuel humain. Ainsi enlever une nuance de vert peut modifier considérablement la façon dont l'œil humain perçoit l'image, ce qui n'est pas le cas pour une nuance de gris ou de bleu. «Notre objectif est donc de développer des paramètres et des méthodes s'appliquant à la nature vectorielle des images couleurs, tout en tenant compte de la perception du système visuel humain, note Christine Fernandez. Pour cela, nous mettons au point des tests d'évaluations psychosensorielles. Cependant, pour être réellement significatifs, ces tests doivent être réalisés sur un échantillon de la population suffisamment important et sur des bases d'images de natures diverses. Ces tests visent à comparer des images entre-elles dans des conditions d'observation normalisées. Dans une salle équipée selon des normes précises, on présente à un observateur, sur un écran d'ordinateur calibré, des séries d'images contenant une image originale et un nombre variable d'images après traitement. Ces images sont presque identiques, distinguables seulement par de légères variations de leurs couleurs dans certaines zones. L'observateur se voit donc proposer un temps d'observation important qui peut toutefois être limité pour éviter les problèmes d'accoutumance à certaines parties des images. Il devra choisir la meilleure des images par rapport à l'originale dans cet ensemble d'images. Ces tests sont destinés à analyser la qualité des traitements numériques appliqués à une image couleur, en particulier les algorithmes développés pour optimiser de nouvelles normes de compression, telles que JPEG 2000, sur lequel nous travaillons avec les offices de normalisation internationales (Afnor-Iso).»

Laetitia Becq-Giraudon



L'image en noir et blanc existe sur un seul plan (du blanc au noir, avec tous les gris). L'image en couleur est le résultat de la superposition de trois plans.

Sur un écran d'ordinateur, les couleurs résultent de la synthèse additive de trois «primaires». A chaque couleur sont associées des coordonnées x, y et z dans un cube. Le noir est le point zéro (0, 0, 0) et le blanc, la couleur maximale (255, 255, 255). Chaque point est ainsi numérisé et on parle de la nature vectorielle de la couleur.

CGIV'2002

La première conférence européenne sur l'application de la couleur en vision, imagerie et graphique, CGIV'2002, est organisée par l'Université de Poitiers sur le site du Futuroscope (au SP2MI) du 2 au 5 avril 2002, avec le soutien de la ville de Poitiers, du département de la Vienne, de l'Europe, de sponsors français et internationaux. C'est l'événement européen majeur dans le domaine de l'imagerie numérique couleur, avec plus de 250 participants. L'objectif est de permettre une collaboration entre les forces de la communauté scientifique et celles du monde industriel.

RABELAIS ANCÊTRE DE L'INFORMATIQUE

Dans son dernier livre, *Education et nouvelles technologies*, Jacques Perriault (*L'Actualité* n° 55) affirme que la notion de programme informatique est enracinée dans la littérature. Il explique comment Jacques Vaucansson, inventeur d'automates au XVIIIe siècle, a mis au point l'ancêtre de nos logiciels. Qui a inspiré Vaucansson ? Rabelais. «Dans le *Tiers livre*, au cours du voyage à l'intérieur du corps humain, le cœur est en effet comparé à une pompe et le poumon à un soufflet, écrit Jacques Perriault. Ainsi l'ancêtre direct du concept central de l'informatique n'est pas Descartes [...] mais un grand amateur de mots, de lexiques et de dictionnaires.» Ed. Nathan Université, coll. 128.

Archéologue d'autoroute

Sait-on à quoi rêvent les morts ? Saura-t-on jamais quelle vie ont eu ceux qui ne sont plus en vie ? Ouvrirait-on une tombe qu'on ne découvrirait rien. Raconterait-on nos rêves, que nous ne saurions rien ou si peu démêler. Dans *Archéologue d'autoroute*, Denis Montebello croise des récits impossibles, ceux qui par exemple s'écriraient lors d'un atelier d'écriture à l'intérieur d'une prison, ou bien ceux que l'archéologue rêverait d'exhumer du silence des tombes. Dans tous les cas, quelqu'un est enfermé, absenté. Dans tous les cas, une solitude sans nom fait silence. Et toujours il s'agirait d'écrire, enfermé, de derrière les murs trouver les mots pour s'en sortir. Des murs qu'à l'intérieur de soi on s'est érigé, briser la dureté : faire circuler la parole, lâcher les phrases, entamer un dialogue avec l'inconscient, dans le jeu entre les mots ouvrir des brèches dans son passé, dans ce qu'on est et qu'on ne sait pas dire.

Dans cette cellule qui fait office de bibliothèque et d'où l'on voit la mer, Ulysse Sapin rend chaque semaine visite à ces détenus qu'il accompagne dans l'écriture. Avec ces coupables qui se doivent d'être «coupés» du monde, il noue un dialogue que chacun alimente de ses fantasmes, de ses cauchemars, de ce qui tente de se dire d'un passé. Aux muets, un livre donne parole et les mots seraient comme des tombes, posés sur l'indicible tourmenté. Et les mots seraient muets comme des tombes et des tombes ils nous parleraient pour nous en délivrer le secret, qui est fait de beaucoup de silence.

Ce livre de Denis Montebello laisse résonner chacune de ses phrases, leur laissant leur puissance d'énigme irrésolue. Assumant l'étrangeté d'un improbable récit, il fait dialoguer des damnés dans l'enfer de la prison, là où des humains ne seraient plus parmi les humains, là où, si l'on y prête attention, s'ouvre la bouche d'ombre qui nous parle de nos rêves refoulés, de nos peurs enfouies, de notre condition d'humain hallucinante et belle. Ce livre à sa manière se porte là où se joue l'essentiel de la littérature, là où avec les mots des vivants quelque chose comme notre propre mort nous parlerait à l'oreille. Nous murmurant les bribes d'une histoire ensevelie. Faisant remonter ces bribes à la surface d'un livre écrit de derrière le mur.

Xavier Person

Ed. Fayard, 129 p., 12 €

Denis Montebello photographié par Marc Deneyer

Claude Pauquet

En sa compagnie

L'écrivain et dessinateur, cofondateur de la revue littéraire *Le Paresseux*, Dominique Hérody, publie son premier roman aux éditions Le temps qu'il fait. Récit à la première personne, *En sa compagnie*, raconte une relation amoureuse entre deux jeunes gens. Sans autre fil conducteur que cette banale amourette, le livre s'ouvre pourtant à un exercice de style plein d'humour. A travers la trame amoureuse, le narrateur se livre à des digressions délirantes, se préoccupe de détails mineurs et se retourne sur lui-même avec une douce ironie. Les scènes ainsi soigneusement consignées par un homme aveuglé par sa belle et un chouïa narcissique se succèdent avec fantaisie. Que ce soit en Italie, au saut du lit ou chez les parents de la jeune aimée, les descriptions, élucubrations et conversations composent un récit jamais sérieux.

Dans ce livre construit comme un collage, Dominique Hérody aligne les anecdotes, s'éparpille parfois, mais toujours maintient le cap de l'humour. Avec un langage alambiqué, mais loin d'être précieux, il joue de l'allusion piquante, de la parenthèse terre à terre ou du clin d'œil coquin. Il détourne les clichés, se moque de ses propres sentiments et croque des scènes mi-romantiques mi-comiques entre le narrateur et l'objet de son amour. On sent l'envie de légèreté, le souci d'ôter toutes gravités, toutes tensions dans ce roman qui décrit l'amour dans la simplicité de sa quotidienneté.

C'est comme l'histoire d'une passion presque enfantine, la lente et vive succession de chamailleries, de gamineries. Un rare livre sur le bonheur entre deux êtres, frais et vivant.

Aline Chambras

Ed. Le temps qu'il fait, 76 p., 13 €

PIERRE BEC

L'ancien directeur du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, spécialiste des troubadours, est aussi occitaniste et poète (lire l'hommage de Jacques Roubaud dans *L'Actualité* n° 53). Pour ses 80 ans, l'Institut d'études occitanes de la Vienne lui offre *Per un païs…*, recueil d'articles sur la langue et la littérature occitanes écrits par cet éminent occitaniste entre 1956 et 1997. (IEO 86 : 37, rue de la Vallée, Le Petit Breuil, 86000 Poitiers)

MÉMOIRES D'EXIL D'UN ESPAGNOL

Le Croît vif publie une partie des mémoires de Luis Bonet Lopez (1910-1997), imprimeur à Montendre. On le suit dans ses pérégrinations de travailleur et de résistant entre 1939 et 1945 dans les Deux-Sèvres, la Charente-Maritime et la Charente.

LAURENT MILLET

Pièce après pièce comme on dit pierre après pierre, le photographe Laurent Millet semble édifier une œuvre protéiforme, tendue vers l'expérience de la mesure de tous les corps. Son exposition «La Chambre aux traits» est à voir à l'Abbaye aux Dames, à Saintes, jusqu'au 8 juillet. Deux livres paraissent en même temps.

PEGGY ADAM

Nathan Jeunesse vient de publier *Contes et récits des chevaux illustrés*, un livre de 186 pages illustré par Peggy Adam (*L'Actualité* n° 55) et écrit par Pierre Davy.

MUES TRAVERSIÈRES

Sous-titré «ethnographie en Montmorillonnais», ce livre résulte de deux sessions de formation à Queaux, dans la Vienne, réunissant étudiants, animateurs du patrimoine et universitaires. Une démarche de terrain qui vise à cerner les mutations du monde rural, sous la direction de Francis Dupuy, Annie Guédez et Michel Valière. Edité par l'Association régionale pour la promotion de l'ethnologie, 160 p., 18 €.

La chute des corps

Un homme nu debout sur une table à dissection, dans une lumière froide, à contre-jour. Une femme nue fait rouler la table. Un mouvement brusque : l'homme chute. Comme une exécution. Pas loin, un feu. En arrière-plan, un film projette un visage flou, qui s'agite de gauche à droite et qui échappe.

Jean-Michel Bruyère

Extase ? Refus ? Réminiscence de Pierre Molinier ? Dès les premières minutes, le spectateur suffoque. *Soudain un bloc d'abîme* : Régine Chopinot aurait pu emprunter le titre du livre d'Annie Le Brun pour nommer *Chair-Obscur*.

En effet, la chorégraphe lâche ses démons. Ce spectacle, tournant radical, signale un nouveau départ. Elle appuie sur ce qui fait mal mais sans un cri, dans un bain de musique baroque – et mortifère – jouée sur scène par Fabio Biondi et l'ensemble Europa Galante.

Les corps s'entassent comme des kilos de viande, on s'en débarrasse, mais ça bouge encore. Ça respire et ça se serre les uns contre les autres. Un tas vivant. Ils soulèvent ces moments de l'histoire insoutenables. C'est le dénuement des corps, des êtres. Il se passe quelque chose de grave dans cette extrême cérémonie. Pompéi, la peste médiévale, les camps… Là où il n'y a plus de mots, que des actes.

Force extraordinaire que de montrer le tréfonds de l'humain et de nous empêcher de dormir. Et pourtant, elle vole, Régine Chopinot, harnachée, à deux mètres du sol. Possible rédemption.

Jean-Luc Terradillos

On ne part pas pour si peu

Après *La première vie* qui contait l'enfance, le second livre de Bernard Ruhaud évoque l'adolescence. Ce deuxième volet de la douce autobiographie du romancier rochelais retrace le parcours d'un jeune homme enfui de chez lui. Parti sur un coup de tête, un coup de gueule, le narrateur sait aussi que ce départ est un moment clé de son existence. «On ne part pas pour si peu.» Mais pourquoi part-on ? Pourquoi cette avidité à aller toujours ailleurs ? La question traverse le livre et la réponse se tisse fragilement. «On est avide de tout sans savoir vraiment ce que l'on veut.»

Les allers et retours et l'éternelle fuite en avant du personnage figurent un décor mobile, instable. Entre Paris, Toulouse, Marseille, le Gers et les Pyrénées, il se déplace en auto-stop, vit de petits boulots, de discussions politiques et de rencontres amicales ou amoureuses. Mais à chaque fois, il manque ce quelque chose en plus qui serait peut-être le bonheur, l'insouciance.

Fugue, parcours initiatique, les pérégrinations du jeune homme ressemblent à une quête sans fin, dans un monde de contradictions et de déceptions.

C'est la fin des années 60 que Bernard Ruhaud met en scène. Le parti communiste, auquel il adhère, perd pied face aux dérives staliniennes. En Algérie, c'est une guerre coloniale qui se joue. En France, le mouvement hippie émerge, puis mai 68. Dans cet univers en mouvement, c'est une bohème douloureuse qu'expérimente le jeune Ruhaud, faite de désillusions et de profondes solitudes. Une bohème au goût de fatalité.

Car Bernard Ruhaud écrit son histoire du haut des années passées : il sait ce que les rêves sont devenus. Ces rêves qui déjà s'effritaient sous l'œil du narrateur. Et la question de l'avenir, de son avenir, devient plus périlleuse : «J'avais l'impression de ne jamais réussir à rien faire, sauf fuir.» Sans narcissisme, ni complaisance, il nous fait revivre ses années d'adolescence. Quand tout devient sérieux. Quand à 17 ans, en 1965, on part, seul, à sa propre découverte.

C'est un petit livre, sans fioritures, écrit avec précision et concision. D'une simplicité presque désarmante, entre nostalgie et apaisement. Comme un travail minutieux et lucide de rétrospection.

Aline Chambras

Ed. Stock, 88 p., 10,55 €

Tchekhov et *Pinocchio* au Printemps chapiteau

Le Centre dramatique Poitou-Charentes plante son chapiteau dans six communes de la région, du 16 avril au 17 juin, avec deux créations : *L'Homme des bois*, de Tchekhov, mis en scène par Claire Lasne, et *Pinocchio*, d'après Carlo Collodi, mis en scène par Nicolas Fleury. La plupart des comédiens jouent dans les deux spectacles (qui sont traduits en langue de signes).

Rappelons que Printemps chapiteau existe depuis trois ans grâce au désir des communes rurales et de leurs habitants d'accueillir du vrai théâtre pendant une semaine (*L'Actualité* n° 50). En outre, une scène ouverte aux amateurs du canton est organisée par Jean-Marie Sillard lors d'une soirée.

Représentations à La Chapelle-Montreuil du 16 au 19 avril, Poitiers (accueil de la Scène nationale aux Couronneries) du 23 avril au 4 mai, Cherveux du 14 au 17 mai, Mauprévoir du 21 au 24 mai, Arces du 4 au 7 juin, Fontafie du 11 au 14 juin.

Renseignements au 05 49 41 43 90

D'autre part, le Centre dramatique édite en mai un livre du photographe Claude Pauquet, qui a suivi, l'an passé, le travail de mise en scène du Dom Juan de Molière sous le chapiteau.

Claire Lasne photographiée par Mytilus

AVIGNON IN

L'expérience du Printemps chapiteau suscite un intérêt bien au-delà des frontières régionales (est-il besoin de le rappeler ?), comme en atteste l'invitation de Bernard Faivre d'Arcier au prochain festival d'Avignon. Les deux dernières créations de Claire Lasne, *Dom Juan* et *L'Homme des bois*, sont donc programmées dans le in. Avec le soutien du Conseil régional Poitou-Charentes, le Centre dramatique installera son chapiteau à Avignon du 9 au 24 juillet.

Stanislas Bouvier

RIHL

Beau palmarès du 25e Festival international des écoles de cinéma, tenu en mars à Poitiers. Jury et spectateurs étaient unanimes : la qualité des 43 films en compétition était excellente. Le grand prix du jury revient à un film polonais, *Meska Sprawa* (Un truc d'homme) de Slawomir Fabicki. Pour les neuf autres prix, consulter le site rihl.org. Signalons *Gottlieb*, le beau film de Niels Norlov Hansen (prix du jury étudiant) : en 1571, à Copenhague, un chirurgien dissèque des cadavres volés, une pratique interdite à l'époque et à très haut risque.

Histoires démoniaques et luxurieuses

Mortes amoureuses et bacchantes inquiétantes côtoient vampires et sorcières dans ces dix-neuf nouvelles fantastiques et érotiques réunies par deux Poitevins, Claude Deméocq et Jean-Paul Bouchon. Le premier est un spécialiste des écrivains français précurseurs de la science-fiction (le merveilleux scientifique), l'autre s'intéresse au «second rayon de la littérature», en particulier aux récits de voyage et d'aventure.

Ces *Histoires démoniaques et luxurieuses*, éditées par Terre de brume, nous offrent des textes d'auteurs du XIXe siècle et de la Belle Epoque, certains célèbres, d'autres méconnus, voire exhumés de l'enfer. Les notices bio-bibiographiques en sont d'autant plus précieuses.

On y retrouve donc Théophile Gautier, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Bloy, Joris-Karl Huysmans, Guy de Maupassant, Jean Lorrain, Pierre Louÿs mais aussi Claude Vignon, Paul Nagour et René Le Cholleux, Jean-Louis Renaud, Maurice Rollinat, Frédéric Boutet ou Maurice Renard.

Le Festival international du film de La Rochelle, désormais dirigé par Prune Engler et Sylvie Pras, promet des rétrospectives Karel Zeman et Jacques Tati, un hommage à Francesco Rosi, 15 films récents du monde entier et une nuit du polar. Du 28 juin au 8 juillet.

RECUEIL UNIVERSEL DES GAMMES

Un ouvrage volumineux, sans précédent, qui totalise sous forme de schémas les gammes occidentales, orientales, africaines, indiennes… Universalité et exhaustivité constituent les atouts majeurs de ce livre qui se définit comme «un outil, ou plus encore comme une porte ouverte sur des milliers de gammes». Les structures des gammes sont clairement identifiées par des grilles et des portées aisément interprétables par un lecteur non averti. C'est là aussi que réside l'intérêt du RUG : sa lecture ne nécessite qu'une connaissance minimale, celle de la série de notes Do Ré Mi Fa Sol La Si Do… *B. L.*
Editions Carag, 537 p., 53,36 €
caragrug@yahoo.fr

ORCHESTRE POITOU-CHARENTES

L'orchestre invite un chef tchèque, Leos Svarovsky, pour programme Smetana, Dvorak, Martinu, le 28 mars à Saintes, le 30 à Saujon, le 31 à Mirebeau et, avec la création française du *Concerto pour clarinette* de Krystof Maratka (soliste Michel Lethiec), le 1er juin au festival de Sully-sur-Loire et le 2 à Marennes.

Photographies des collections de la Maison de Pierre Loti, à Rochefort.

Fantaisies de Pierre Loti

Il paraît que Victor Hugo était un fou qui se prenait pour Victor Hugo (dixit Cocteau). Julien Viaud se prit-il avec mégalomanie pour Pierre Loti, son double ? Mais fut-il si peu sûr de cette doublure qu'il multiplia les poses photographiques pour se rassurer sur l'existence visible de cet autre ego ? La «vie de» Loti, comme toute autre, fut-elle à ce point «vide» qu'il fallut la remplir d'images et de déguisements d'opérette ?

«Qui est Pierre Loti ?» Sur cette question commence l'ouvrage de Bruno Vercier. Il semble que le corps (au besoin photographié presque nu) du marin rochefortais (penderie de costumes militaires), lequel porta nom d'homme de lettres (portrait d'académicien), ne fut jamais sûr de la réponse. Les photos-souvenirs des voyages exotiques (en spahi, Albanais, bédouin sur dromadaire, Turc), sont autant de pseudonymes d'un moment, narcissiques masques et mascarades certes (pharaon de pacotille, huguenot version XVII[e] siècle, mandarin de Pékin) mais tragiquement inquiètes, comme autant de conquêtes risquées de soi-même pour planter quelque petit drapeau triomphateur sur le dos des certitudes. Jeux de rôles : en joueur de pelote basque, en pêcheur breton ; à cheval, à vélo, à dos d'éléphant en Inde ; en soldat des tranchées ; en mari même – à Grenade avec la fraîche épousée. Et parfois Pierre Loti déguisé en Julien Viaud (en civil) ! Au total, une panoplie, un dédale de travestissements (plus de 150 documents) habilement commentés par Bruno Vercier, et qu'on visite comme les salles de la maison de Loti, à Rochefort…

En définitive, la question est peut-être : qu'était-ce que PIERRE-LOTI (avec ou sans trait d'union mais insécable, toutes lettres délibérément au même gabarit, comme il est gravé sur la sépulture du défunt prosateur) : homme ou légende, lequel fabriquant l'autre ? Peut-être aurait-il fallu ajouter l'ultime autoportrait, dûment choisi, préparé et mis en scène : la pierre tombale blanche en Oléron.

Alain Quella-Villéger

***Pierre Loti, portraits. Les fantaisies changeantes*, par Bruno Vercier. Ed. Plume-Vent d'Ouest.**

Bruno Vercier et Alain Quella-Villéger ont publié, en 2001, un commentaire d'*Aziyadé* suivi de *Fantôme d'Orient* dans la Foliothèque Gallimard. A. Quella-Villéger est l'auteur de la biographie *Pierre Loti, Le pèlerin de la planète* (Aubéron, 1998), qui vient d'être traduite en turc, à Istanbul (éd. Yapi Kredi). Une traduction japonaise est en cours. Et son roman, *Port sépia*, vient de paraître au Croît vif.

YANNICK JAULIN

Quand Yannick Jaulin convoque la Grande Faucheuse, cela donne *J'ai pas fermé l'œil de la nuit…*, un spectacle donné plus de 200 fois. Et un double CD avec le texte intégral, illustré par Peggy Adam. En outre, il lance une collection de CD «Yannick Jaulin raconte…». Premiers titres : *Contes d'animaux* et *Le Marais poitevin*. Ed. Le beau monde ? (nombril.com)

GUERBIGNY - THÉBAUT

Quinze titres de musique à danser du Poitou avec, à l'accordéon et au violon, Benoit Guerbigny et Robert Thébaut, sont gravés sur le CD *Les Pieds dans la braise* (dist. L'Autre distribution). A écouter aussi en concert le 19 avril (21h) à la commanderie de Saint-Marc-la-Lande, près de Parthenay.

TERRITOIRES PARTAGÉS

Georges Rousse et Kyoko Ibe sont invités par le lycée agricole Xavier Bernard à Venours, dans la Vienne (rurart.org). Chacun réalisera une œuvre pour l'espace d'art contemporain du lycée. Du 28 avril au 15 décembre.

TERRE DE CHÈVRES

Voici le livre de référence sur la chèvre, qui s'ouvre sur l'histoire de cet animal domestiqué au Néolithique. Un chapitre est consacré aux races caprines, à l'élevage moderne et au lait ; un autre, aux fromages et à la gastronomie (avec une recette du petatou). Rappelons qu'en France, la moitié du lait de chèvre est collecté en Poitou-Charentes. Cet ouvrage collectif de 186 pages est édité par la Fédération régionale des syndicats caprins et Geste éditions.

PIERRE JOUBERT ET L'ÎLE DE RÉ

A Saint-Martin-de-Ré, le musée rend hommage au dessinateur Pierre Joubert, qui a notamment illustré *L'Ile au trésor* et dessiné dans l'île de Ré. Jusqu'au 26 mai.

Le petatou

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Qu'elle nous accueille avec tomates et œufs ou nous cueille comme châtaigne, la patate tombe toujours inopinément.

D'abord sous la forme d'une question. Fromage ou dessert ?

Le petatou n'attend pas qu'on la pose pour y répondre. Estimant qu'il n'a pas à choisir entre ces deux propositions contradictoires, il nous offre une lecture très personnelle de la fameuse dialectique hegelienne. Plutôt que de dépasser le conflit, il le déplace. Il se défausse. Il repasse le mistigri, nous refile la patate.

Elle ne se pose plus dans les mêmes termes, mais elle est toujours aussi chaude. Qu'en est-il (on ne sait pas, bien sûr, d'où vient la question, à qui elle s'adresse), qu'en est-il de ces patates servies en dessert ? Ou bien (quelqu'un ayant décidé de prendre le problème par l'autre bout), qu'est-ce que c'est que ce dessert qu'on attaque comme ça, sans préambule ? D'ailleurs, s'agit-il bien d'un dessert ? Ou est-ce un plat unique ? Viande du pauvre ou de carême ? Faut-il y voir une sorte d'*ambigu* ? Façon rustique de servir l'entrée et le dessert en même temps ? Pied de nez à Horace qui voulait qu'un repas se déroulât forcément *ab ovo usque ad mala*, «de l'œuf aux pommes», autrement dit qu'un texte comportât nécessairement un début et une fin ? Commençons, puisque le poète nous y invite. Demandons-nous de quelles patates nous parlons. Nous connaissons le gâteau de patates douces, et nous l'aimons. Mais le petatou n'est pas de ces mets exotiques. S'il dépayse, c'est pur hasard. Une rencontre comme on en fait parfois, quand on se laisse prendre à la *toile*. Force est de reconnaître, alors, que le petatou voyage très bien. On peut être de quelque part, très attaché à son terroir, et vivre la grande aventure. Ces sites américains nous le rappellent, qui ont inscrit *notre* gâteau à *leur* menu. Pourtant, que cette pâtisserie régionale enchante certaines tables de Miami ne nous la rendra pas plus exotique. Ou, pour le dire autrement, on a beau savoir que le *petatou mellois du Père Goimier* est une spécialité des Etablissements Eric Goimier, 33, avenue de Poitiers, Brioux-sur-Boutonne, on ne trouvera pas moins étranges cette couleur et ce goût qui évoquent invariablement les tartes au fromage blanc de l'enfance, ni moins délicieux ce *patatou, pétéré, trouffiou* dont le nom change d'un bourg à l'autre.

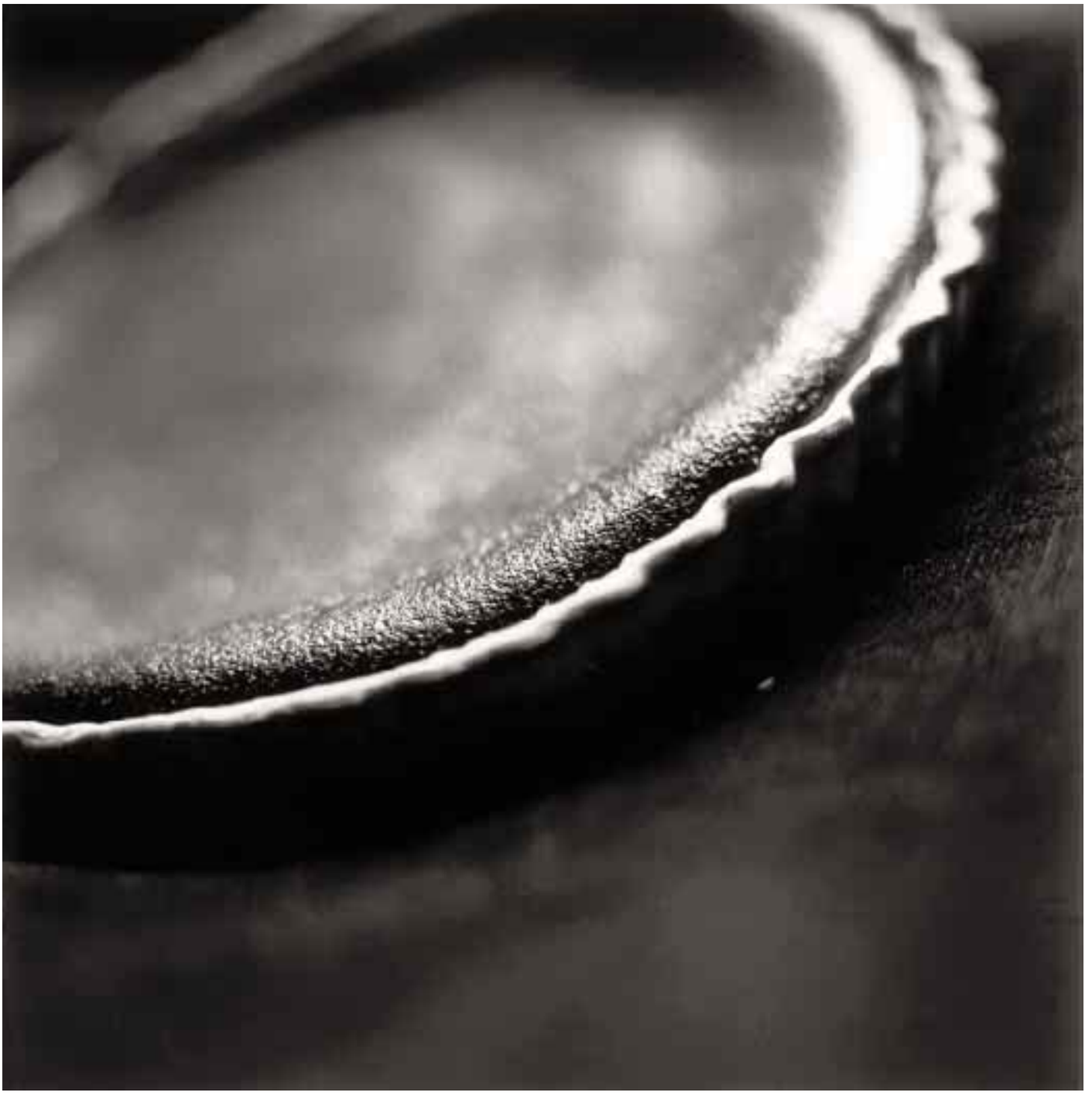
La patate, qu'elle soit douce ou non, qu'on la prenne par le mot ou qu'on suive dans ses trajets la chose, nous fait voyager.

Le mot arriva des Caraïbes par l'ouest, par le truchement de marins européens, et on ne sait pas trop bien quand ni où se fit la rencontre avec la chose qui, venue des Andes, du Chili et du Pérou, s'était répandue en Allemagne. Ni, le mot ne désignant pas au début la chose, ne signifiant pas la *même chose*, s'il faut parler de rencontre ou d'un glissement de sens.

La rencontre, si elle eut lieu, se produisit dans quelque port espagnol. Quant au glissement de sens, on l'attribue sans plus de certitude à l'influence de l'anglais *potato*, et aux Canadiens qui les premiers la subirent. Entendons-nous bien, on a plus de chances, avec le petatou, de manger une tarte à la purée de pommes de terre qu'un gâteau d'ipomée ou igname.

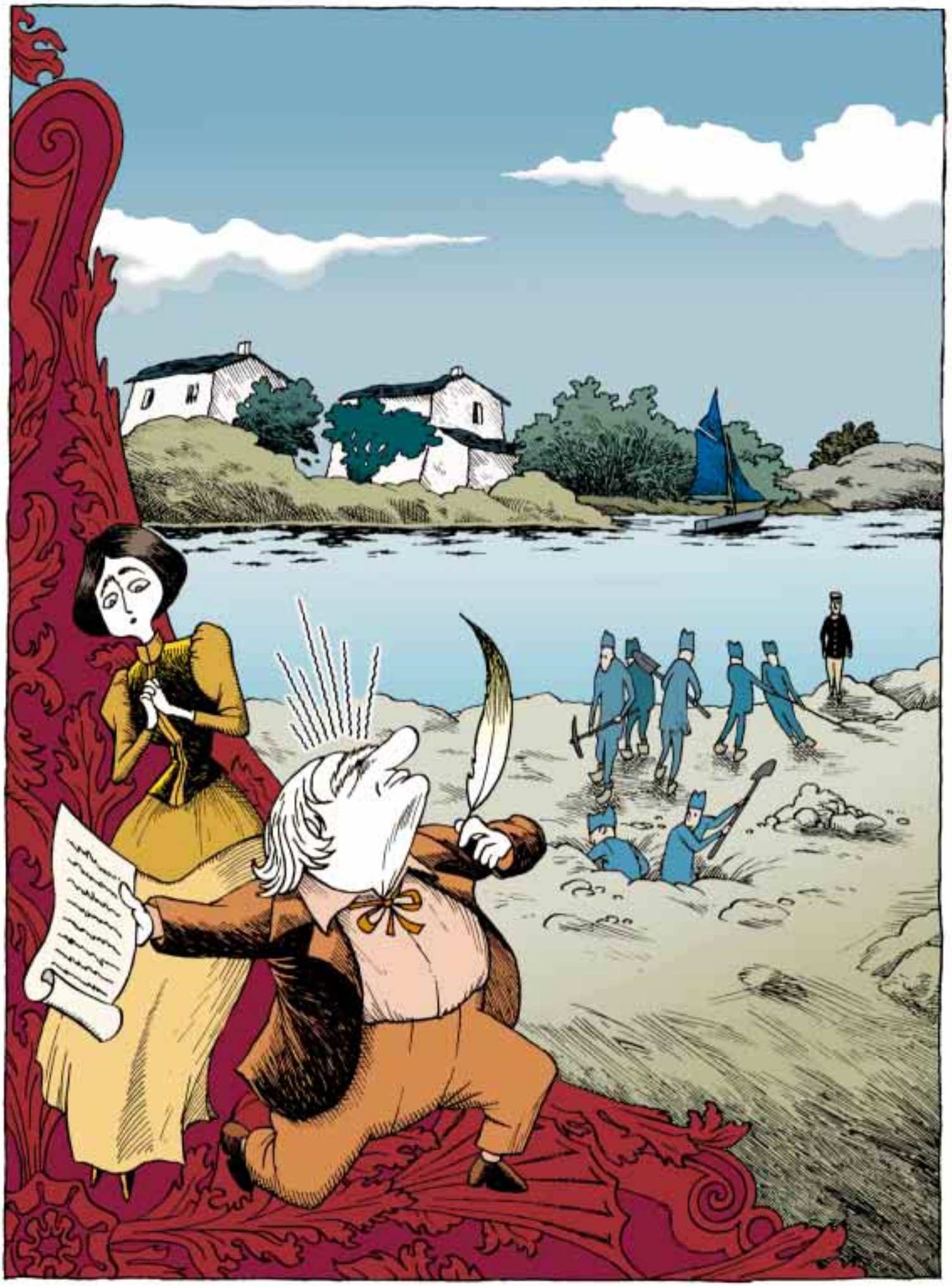
Le mot *patate* est familier. Est-ce à dire que *pomme de terre* sonne étrange ? Oui, pour peu qu'on l'écoute. Il a même beaucoup de choses à raconter. «Fruit» de la terre, et par conséquent métaphore, il nous transporte. Dans le temps et dans l'espace. Il nous fait voyager. Nous pouvons banqueter avec Pline ou Isidore de Séville. Lire cyclamen, aristoloche, mandragore, tubercule ou courge, topinambour. Cela, sans quitter notre assiette.

On a beau savoir le petatou composé de purée de pommes de terre et de fromage frais (le chèvre étant inégal, et trop peu gras, Eric Goimier préfère le fromage de vache, avec un peu de crème), on est toujours, devant la chose, étonné. Pénétré de sa beauté, alors que les mots hésitent, comme le couteau, entre mordoré et bistre, et, craignant d'entamer la merveille, renoncent à dire la couleur, ce qu'elle recèle, ce que cache comme trésors ce brun parfaitement étale.



Ils ne renoncent pas longtemps. Le petatou apparaît maintenant nettement moins bistre que mordoré, moins brûlé à l'extérieur que le tourteau fromagé et en même temps mieux cuit à l'intérieur. Plus dense sans être plus lourd. Ce qui n'est pas un paradoxe. Remontons du foncé au fonçage, à cette pâte qu'on a étendue dans un moule plat. L'appareil est celui qu'on utilise pour le tourteau fromagé, la pâte brisée est la même, mais la présentation est différente, et la cuisson : le petatou est une tarte. Une galette fromagère. Une tourte au fromage blanc. A la purée et au fromage blanc on a ajouté de la crème fraîche, du sucre, du sel et de la farine afin d'obtenir un mélange homogène. On a battu des œufs, on les a incorporés au mélange. On a versé le tout sur la pâte étalée et on a enfourné. Pour 40 minutes à thermostat 7. Ou bien, suivant une recette, on a fait cuire deux heures à feu doux et on sert complètement refroidi. Ou bien, selon une autre, on a fait cuire d'abord à feu doux, puis à feu plus vif sur son dessus, pour que celui-ci soit plus doré, et on mange le petatou bouillant.

Qu'on le mange froid ou chaud, on ne peut qu'admirer l'équilibre. Entre fromage et pomme de terre. Entre un fromage qui n'insiste pas et une pomme de terre qui sait se faire discrète. Ce qui apparaissait comme un alliage harmonieux, comme une alliance de mots, se révèle un mariage heureux. Celui du liant et de l'aérien. Mais c'est peut-être prendre l'effet pour la cause, oublier que le *liant aérien* suppose une exposition à l'air, et que certains l'aiment chaud. On parle du petatou. Des goûts et des couleurs. Ou plutôt du goût, après la couleur. Du goût justement on dira, pour finir, qu'il le dispute en équanimité à la couleur, que si elle est d'humeur égale, il atteint, sans le moindre effort, à la sérénité. ■



1843 Hugo découvre l'île d'Oléron

Après avoir vu «un petit monde lugubre» dans l'île d'Oléron, Victor Hugo apprend la noyade de sa fille en lisant un journal parisien dans un café de Rochefort

Par **Jean-Paul Bouchon**

Dessin **Xavier Mussat**

Le 18 juillet 1843, Victor Hugo et Juliette Drouet quittent Paris. C'est le début d'un grand voyage qui doit les mener, sous l'identité de Monsieur et Madame Georget, à travers le Sud-Ouest, jusqu'en Espagne.

Un mois et demi plus tard, ils reviennent par petites étapes. Victor n'est pas du tout pressé de rentrer à la maison où il doit retrouver son épouse. Juliette quant à elle, jouit intensément de cette vie commune avec son académicien qui, d'ordinaire, la cloître autant que possible.

Arrivés à Saintes, Victor décide de pousser jusqu'à Rochefort et de visiter l'île d'Oléron, avant de reprendre la route de Paris par La Rochelle.

A l'époque, c'est sinon un exploit, du moins un voyage à risques. L'île se signale surtout par son bagne pour déserteurs, et la malaria qui y sévit. Sur l'album préparatoire au récit futur de son voyage *tra los montes* et retour, Victor ne dissimule rien de l'aventure malsaine que représente un voyage à l'île d'Oléron en 1843.

On n'arrive pas aisément à l'île d'Oléron. Il faut le vouloir. On ne conduit ici le voyageur que pas à pas ; il semble qu'on veuille lui donner le temps de réfléchir et de se raviser.

De Rochefort, on le mène à Marennes, dans une façon d'omnibus qui part de Rochefort deux fois par jour. C'est une première initiation.

Trois lieues dans les marais salants. […] *Tout le long de la route, des flaques d'eau verdissantes ; à tous les champs qui sont des marais, d'énormes clôtures cadenassées ; aucun passant ; de temps en temps un douanier le fusil au poing devant sa cabane de terre et de broussailles avec un visage blême et consterné ; pas d'arbre.*

Si vous persistez, à Marennes, un cocher de coucou s'empare de vous, vous introduit, vous quinzième, dans un récipient fait pour contenir au plus six personnes ; et ces quinze patients […] *s'en vont, au trot boiteux et chancelant d'un unique cheval, à travers les landes et les bruyères jusqu'à la pointe.*

Là, si vous persistez encore […] *on vous embarque* […] *dans un de ces bacs chanceux que les gens du pays appellent des risque-tout. Cela a trois matelots, quatre avirons, deux mâts et deux voiles dont l'une se nomme le taille-vent. Vous avez deux lieues de mer à faire sur cette planche.*

Sur place, l'ambiance est morbide.

Une grève de boue, un horizon désert, deux ou trois moulins qui tournent pesamment ; un bétail maigre dans un pâturage chétif ; sur le bord des marais des tas de sels, cônes gris ou blancs selon qu'ils sont recouverts de chaume pour passer l'hiver ou exposés au soleil pour sécher ; sur le seuil des maisons les filles belles et pâles, la fièvre partout ; voilà le petit monde lugubre dans lequel vous vous enfoncez.

Au retour de cette expédition, le 9 septembre, Victor et Juliette attendent dans la fraîcheur du café de l'Europe, à Rochefort, la diligence de La Rochelle. Victor boit une bière en feuilletant un exemplaire de quelques jours du *Siècle*, journal parisien. Soudain, un nom attire son attention : le sien. Un écho regrette le décès à Villequier, en Normandie, le 4 septembre dernier, par noyade avec son mari, de Léopoldine, la fille aînée du célèbre écrivain, actuellement en voyage.

Juliette, qui parcourt de son côté *le Charivari*, constate sans comprendre d'abord la métamorphose de son compagnon.

Je venais de le voir souriant et heureux, et en moins d'une seconde, sans transition je le retrouvais foudroyé. Ses pauvres lèvres étaient blanches, ses beaux yeux regardaient sans voir. Son visage, ses cheveux étaient mouillés de sueur. Sa pauvre main était serrée contre son cœur comme pour l'empêcher de sortir de sa poitrine.

Puis elle le voit sortir, marcher, marcher puis s'effondrer en pleurant sur l'herbe. La suite du voyage, une fois la diligence arrivée, s'effectue sous un ciel de circonstance.

Le ciel est tout couvert de nuages noirs. De temps en temps des éclairs déchirent les nuages. La chaleur est encore plus accablante que dans la journée. Je tiens la main de mon pauvre bien-aimé et je la lui serre, n'ayant plus la force de lui dire un seul mot. Le ciel devient de plus en plus lugubre. Il me semble que je suis en proie à un horrible cauchemar et je suis tentée de jeter d'affreux cris pour me réveiller.

En fait de réveil, c'est une chambre qu'il faut trouver à l'arrivée à La Rochelle. Le couple va à l'hôtel de France, avec un semblant de repas, une ambiance de sinistre fin de partie, et en perspective trois jours de relais de poste avant d'atteindre Paris.

Rochefort, l'île d'Oléron, La Rochelle, capitales méconnues de la douleur hugolienne ? Il est remarquable de constater que les pages déjà consacrées par Hugo à son voyage, et bien développées pour certaines, dont celles relatives à l'île d'Oléron, ne seront jamais publiées de son vivant. De même, aucun des nombreux poèmes consacrés à sa fille, dans les *Contemplations*, ne fera référence au lieu où il apprit sa mort. Comme un monarque des temps bibliques, Hugo a rasé symboliquement ces terres maudites. ■

Victor Hugo, *En voyage, Alpes et Pyrénées* (œuvres posthumes), 1891

Yvan Delteil, *La Fin tragique du voyage de Victor Hugo en 1843*, A.G. Nizet, 1970 (d'après le «Journal de voyage» autographe de Juliette Drouet)

Henri Troyat, *Juliette Drouet, la prisonnière sur parole*, 1997

L'Actualité Poitou-Charentes, n° 45, p. 105

En juin, Magelis inaugure à Angoulême la Maison des auteurs. Situé au cœur de la ville, l'espace accueillera, en résidence, des artistes porteurs d'un projet individuel ou collectif

Par **Astrid Deroost** Photos **Claude Pauquet**

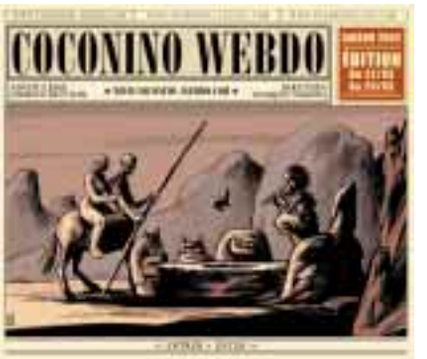
Inventer une Maison des auteurs

Atelier d'artistes ou réplique de la Villa Médicis ? L'espace original qui s'ouvre en juin 2002 à Angoulême, dans une bâtisse de pierre, est le lieu de toutes les aspirations. Depuis septembre 1999, des rendez-vous réguliers ont rassemblé des artistes de bande dessinée installés en Charente et des représentants de Magelis autour d'un unique sujet : la Maison des auteurs. *«Tout était à inventer, il n'existe pas de référence dans ce domaine»*, explique Sabine Brandès, chargée de mission pour Magelis au sein de l'agence économique du Département. Le projet, voulu par le Pôle image Angoulême, s'est structuré autour d'une idée-force : imaginer une structure ouverte à la création et aux artistes de bande dessinée. Juste reconnaissance... Ses représentants font la richesse culturelle du territoire et leurs talents graphiques sont à l'origine du projet Magelis.

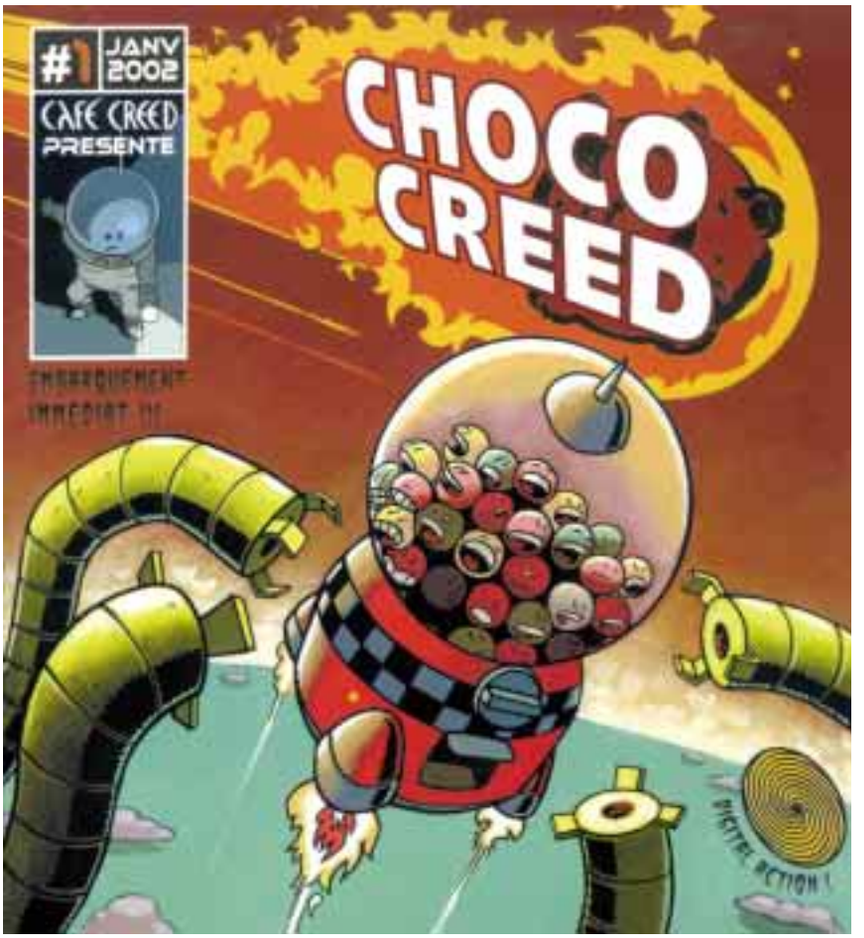
On estime à soixante le nombre d'artistes de bande dessinée qui travaillent et vivent sur le sol charentais, groupés pour certains en associations ou en collectifs (Coconino World, Atelier Sanzot, Ego Comme X, Le Mutant, Café Creed, La Maison qui pue, Lapis Lazuli...). Une trentaine d'auteurs ont accepté le rapprochement inhabituel entre neuvième art et institution afin de réfléchir au contenu et au contenant de la future demeure. *«Nous avons écouté les auteurs exprimer leurs besoins. Nous avons appris à les connaître. Certains étaient soucieux du rayonnement national et international de la Maison. D'autres avaient des préoccupations plus quotidiennes. La Maison répondra a toutes les attentes»*, poursuit Sabine Brandès. Un espace de 1 055 m², sur cinq niveaux, a donc été organisé pour satisfaire des besoins précis : postes de travail en ateliers individuels ou collectifs, lieu d'exposition, accueil, centre de documentation, café-salon, équipements mutualisés, point infos juridiques...

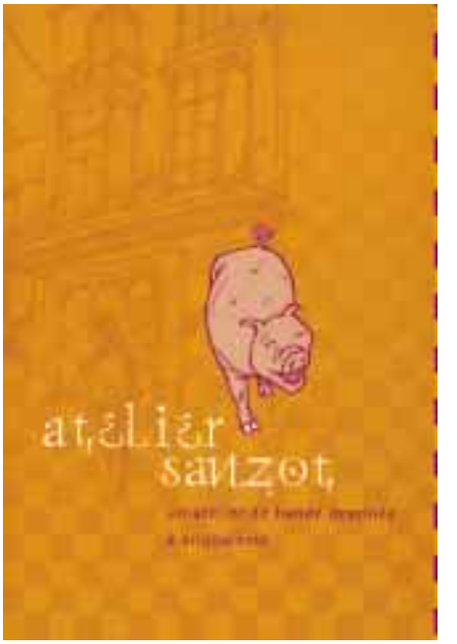
«Le décor est sobre, précise Frédérique Dupuis, architecte chargée de la programmation des équipements Magelis, *fait de matériaux bruts détournés de leur fonction originelle. Les ateliers sont neutres et pourront être personnalisés par chaque auteur, de façon éphémère.»* La progression vers les étages mène au refuge, protégé, de la création. La philosophie du lieu, régi par un cadre associatif, est de favoriser l'éclosion des projets artistiques, individuels ou collectifs, notamment l'émergence des œuvres premières. Une trentaine de postes de travail permettent d'accueillir des auteurs en résidence pour une durée maximum de deux ans et contre une participation financière aux charges, volontairement minime. *«Le principe de la gratuité doit permettre à tous les auteurs d'y avoir accès,* précise Sabine Brandès. *Cette période correspond à la phase de réflexion, d'expérimentation, de*

Financée par Magelis et par l'Europe, la Maison des auteurs disposera d'un budget propre de fonctionnement constitué de subventions et de partenariats privés qui pourraient prendre la forme de bourses à la création.



A Angoulême, la plupart des auteurs de BD sont issus de l'Ecole supérieure de l'image. Les ouvrages collectifs des groupes cités et certains de leurs auteurs sont présentés sur le site Coconino-world.com





conception, à ce tout qui précède l'aspect commercial d'un produit culturel.» Ces résidences, pouvant associer des auteurs venus de disciplines et de territoires géographiques différents, promettent aussi à la nouvelle structure une dimension internationale. Un comité d'agrément, animé d'une réflexion artistique, se prononcera sur la validité des projets présentés. Toutefois, outre les résidents, les simples adhérents auront accès à tous les équipements et surtout à l'esprit de la Maison. Une dimension faite d'échanges humains, artistiques, et qui reste à bâtir.

GÉNÉRATION COLLECTIFS

«Pour moi, jeune auteur indépendant, cette Maison tombe à point. Je suis sorti de l'école il y a deux ans et je ne pense pas qu'à Paris j'aurais eu cette opportunité...» Tristan Lagrange, membre de l'association Café Creed, a élaboré le projet qui peut lui ouvrir les portes d'une résidence au sein de la Maison des auteurs. C'est, de toute évidence, le souhait qu'il nourrit avec d'autres compagnons d'art, issus comme lui de l'Ecole supérieure de l'image, à Angoulême. Unique établissement en France à dispenser une formation à la bande dessinée, l'école génère des groupes dynamiques de jeunes artistes. Au fil des promotions, les associations ou collectifs se multiplient, prolongent hors l'école les affinités humaines et graphiques. Les talents s'entrecroisent, se rassemblent aussi en certaines occasions.
«Pour la deuxième année, une exposition nous a réunis lors du festival, c'est un moment privilégié qui nous permet de montrer nos travaux aux professionnels et au public. Chaque association a son monde de création propre, pratique l'autoédition avec une liberté totale», poursuit Tristan Lagrange. Ainsi, Café

Pat Cab et Josépé face à face, et deux de leurs strips (Le Dirigeable) sur Coconino-world.com

Page de droite : Julie M., qui participe à Café Creed.

Creed a osé, en solo et avec l'aide de partenaires locaux, le stade de l'exposition scénographiée, doublée d'une publication en couleur. L'ouvrage *Choco Creed*, aux lignes plutôt rondes, était destiné aux jeunes lecteurs. Onze auteurs, parmi lesquels Pat Cab, Julie M., Lucie Albon, Peggy Adam, Moniri & Radomski, ont imaginé des récits de science-fiction et des jeux sur le thème implicite : faites la bande dessinée que vous auriez aimé lire quand vous étiez petit. *«Les récits – et styles – différents font la richesse de ce groupe,* apprécie Julie M. *L'ouvrage a eu un très bon impact sur le public et sur les professionnels qui ont contacté plusieurs d'entre nous.»*

Héritière des comix, des mangas et de l'école belge, l'association évoque volontiers Goldorak, Little Nemo, Astro boy, Spiderman, les Stroumpfs et l'expérience (science)-fictionnelle de *Métal Hurlant*. Ces références donnent à Café Creed une dimension fantaisiste et non réaliste mais non exclusive d'autres registres, selon Julie M. *«La bande dessinée est le médium de l'imaginaire, de l'invention des mondes. L'Association a amorcé la tendance au récit autobiographique, et des auteurs comme Sfar, Blain, Trondheim font aussi des ouvrages non réalistes, grand public de qualité»*, remarque Tristan Lagrange. La jeunesse de la trentaine d'auteurs de Café Creed induit également une esthétique traversée par la multiplicité des images et par l'utilisation de l'outil informatique. Quant à la qualité des œuvres... L'ouvrage-expo Choco Creed sera présenté très prochainement au Centre national de la bande dessinée et de l'image. *«Tout en étant le plus "pro" possible, notre volonté n'est pas d'être éditeur mais de promouvoir les travaux d'auteurs,* précise le porte-parole de Café Creed, *en participant à un tissu associatif légitime qui réunit des gens motivés. Il existe à Angoulême une bonne atmosphère de travail et la Maison donnera aux auteurs des différentes générations les moyens de se rencontrer et d'échanger.»*

UN SITE RÉVÉLATEUR DE LA CRÉATION

Dans un local discret du centre d'Angoulême, une petite équipe d'auteurs met au jour et en ligne des images. Explore la possible alliance de la bande dessinée, du multimédia et du Net. *«Ce n'est pas un site qui pratique le fan clubing. C'est un site d'auteurs, gratuit, à vocation culturelle, fait par des auteurs»*, précise Josépé, ancien de l'Ecole supérieure de l'image, cofondateur, avec Thierry Smolderen et Dominique Bertail, de Cononino World... Une plate-forme virtuelle qui vit au rythme hebdomadaire. Le projet Coconino est aussi né de la volonté de révéler la jeune création. Les frontières du cercle s'agrandissent naturellement au fil du temps. *«Les jeunes auteurs ont des travaux à montrer, des croquis, des recherches, des choses magnifiques qui ne trouvent pas leur place dans le monde de l'édition. Cela permettait de montrer facilement, en couleur, des œuvres que l'on ne voit d'ordinaire*

jamais», explique l'un des fondateurs. Depuis 1999, le site a acquis une aisance cybernétique et la rigueur qui sied aux publications régulières. Chaque vendredi, le webdomadaire actualise son sommaire et renouvelle l'art du strip, l'*à suivre* presque oublié de la bande dessinée. La rédaction constitue parallèlement un fonds d'images qui atteint aujourd'hui les 10 000 documents, propose des publications inédites (Forest, Muñoz et Sampayo, Nine...) ou introuvables, des traductions d'auteurs étrangers. La découverte se fait au fil des rubriques et d'une mise en page créative et vivante : Coconino classics, expo universelle, éditos, reportages, récits courts et à suivre, avant-premières, fiches d'auteurs...
Coconino-world. com est une association déjà reconnue et subventionnée pour sa mise en valeur du patrimoine artistique. Ce laboratoire, projet collectif, est appelé à trouver une place au sein de la Maison des auteurs. *«On s'intègre logiquement dans ce genre de lieu dont le fonctionnement, qui est déjà le nôtre, est basé sur l'échange, la collaboration entre artistes. Si les auteurs s'en emparent vraiment, le lieu sera dynamique, permettra de nombreuses initiatives et la découverte de nouveaux auteurs,* souligne Josépé en se félicitant de l'espace légitime désormais accordé à ses pairs. *Il y aura toujours des auteurs... Mais le succès de Magelis repose sur la vraie création.»* ■

LA MAISON DES AUTEURS ET MDABD

MDABD (Maison des auteurs de bande dessinée), association de défense des droits des auteurs, créée il y a un peu plus d'un an à Angoulême, fera partie du conseil d'administration de la Maison (bâtiment-association) des auteurs. Présidée par l'auteur Claire Wendling, MDABD a participé à la conception de la Maison-bâtiment et sera associée à son fonctionnement, notamment pour ce qui concerne la composition du futur comité d'agrément chargé de se prononcer sur la validité des projets artistitiques. MDABD rassemble quelque 80 artistes.

Les musées imaginaires

Une nouvelle exposition occupera, dès juin, l'espace de l'ancien Musée de la bande dessinée d'Angoulême, fermé depuis novembre 1999 pour cause de restructuration. Baptisée «Musées imaginaires», cette exposition de transition – composée de sept expositions thématiques – est conçue comme l'immense maquette d'un musée à venir. La scénographie, humoristique et poétique, est l'œuvre de l'agence Lucie Lom.
Les trois premières expositions – musée d'histoire (histoire de la bande dessinée), musée des Beaux-Arts (grands maîtres et styles de la bande dessinée) et muséum d'histoire naturelle (bestiaire imaginaire de la bande dessinée) – ouvrent cette saison. Les suivantes accompagneront le prochain festival de la bande dessinée. «Cette exposition rend à nouveau visible une partie de la collection et permettra d'enrichir la réflexion menée sur le futur musée», expliquent les responsables du CNBDI.
En 2006, le public devrait découvrir un musée agrandi et dont l'organisation s'appuierait sur la nature même des œuvres présentées. Des planches originales qui, par delà leurs qualités graphiques, participent d'un contexte narratif, s'inscrivent dans un récit. «Si la planche originale est la genèse d'une œuvre, le livre (de bande dessinée) constitue l'œuvre achevée», explique l'étude du futur musée, «la lecture reste le contrepoint incontournable, pédagogique et ludique de la contemplation».
En d'autres termes, l'exposition permanente, organisée en plusieurs espaces-expositions thématiques, serait disposée autour d'une salle de lecture. Ainsi l'aventure du visiteur irait de la contemplation de la planche originale, marque directe de l'artiste, à la compréhension du processus de création (à travers les esquisses, les crayonnés, les retouches ou repentis) en passant par la découverte de l'ouvrage abouti. *A. D.*
«Les musées imaginaires», à découvrir en juin au CNBDI, 121, route de Bordeaux, Angoulême.

Par **Jacques Villeglé** Photos **Marc Deneyer**

Jacques Villeglé
Retour à Cognac

C'est en novembre 1929 que je suis arrivé à Cognac. Mon père y venait prendre ses fonctions de caissier à la succursale de la Banque de France. Mon premier souvenir est pour les coquillettes de beurre charentais du petit-déjeuner à l'hôtel d'Orléans, rue d'Angoulême, j'avais trois ans et demi.

La banque venait d'être agrandie sur le boulevard Denfert-Rochereau, la pierre de taille de ses façades était toute blanche. Venant de Quimper, ville aux rues étroites, aux façades sombres, et qui, encaissée au bord de l'Odet, était plutôt humide, c'était pour moi un heureux contraste.

Le directeur de la banque, J.-L. Vincent, était musicologue et peintre aquarelliste. Des sous-verres de paysages de sa main couvraient la vaste entrée-vestibule de son appartement. J'ai visité une exposition de ses œuvres dans une librairie de la place d'Armes, et il participa à l'illustration d'un livre collectif sur le pays de Cognac paru aux éditions de la Salamandre en 1933. Il eut une activité artistique locale jusqu'à la fin des années soixante. Quoique ne pratiquant aucune religion – peut-être était-il franc-maçon ? –, il invitait les enfants à venir voir la crèche provençale qu'il montait chaque Noël. Celle-ci envahissait une chambre de 18m^2 jusqu'au plafond et devait bien compter plus d'une cinquantaine de santons.

Monsieur Charpentier, le propriétaire de la banque homonyme, était un ami de Monsieur Vincent. Le krach boursier d'octobre 1929 occasionna des ennuis à son établissement. Il semble qu'un crédit trop large lui ait été ouvert sur les fonds de la Banque de France, d'où une ambiance délétère qui détériora les relations entre le directeur et le caissier. Monsieur Vincent avait peut-être plus les qualités d'un artiste peintre que celles d'un responsable de banque. La banque Charpentier fut donc déclarée en faillite et je me souviens d'avoir regardé par la fenêtre de l'appartement les dizaines de clients en chapeau melon venant aux nouvelles, piétinant devant la porte de cette banque en cessation de paiement.

Monsieur Charpentier, ayant mangé la grenouille, se jeta avec sa voiture du quai Papin dans la Charente, laissant deux petites filles d'une dizaine d'années. L'ampleur de leur chevelure châtain clair reste dans ma mémoire.

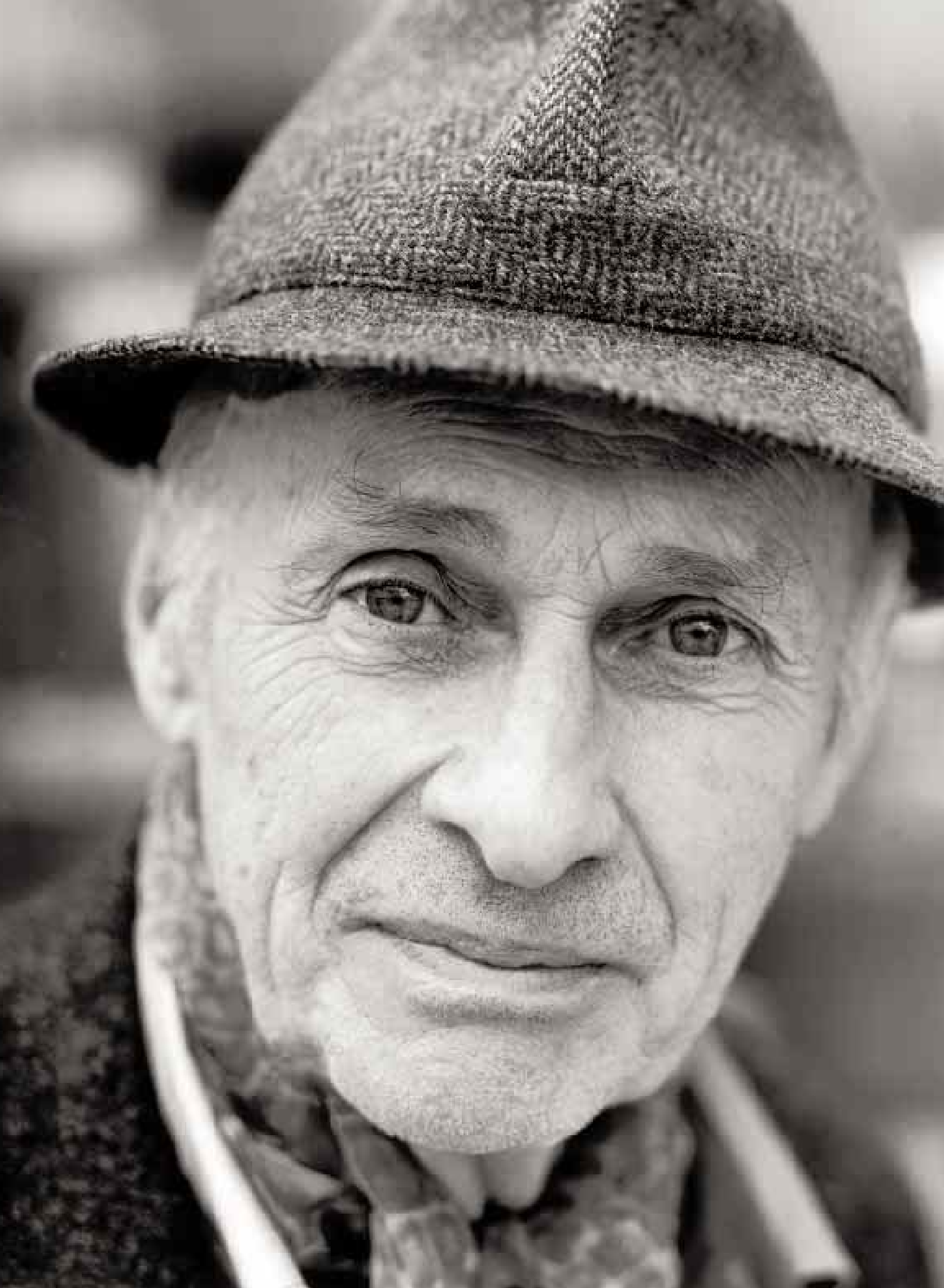
Un garçon de recette de la Banque de France ayant perdu ses économies dans ces banqueroutes se noya également dans la rivière mais, plus méticuleux et moins dispendieux que le banquier, il déposa, avant de sauter, son portefeuille et sa montre sur le parapet du Pont-Neuf.

Jamais deux sans trois. Le troisième suicide fut celui d'un riche rentier qui se pendit dans la cage d'escalier de sa villa. Je me rappelle de l'émotion du quincaillier d'une rue allant du boulevard Denfert-Rochereau à la rue d'Angoulême tordant dans ses mains une cordelette et disant à ma mère : «C'est avec une cordelette semblable qu'il s'est pendu et, en plus, il me l'a marchandée, il me l'a marchandée !» Et il ajoutait : «Peut-être avait-il perdu des dizaines de milliers de francs de revenu mais il lui en restait bien des milliers.» Il s'appelait M. Prince ou M. Roy.

Mes parents n'ont, dans ces conditions, pas gardé un bon souvenir de leur séjour cognaçais. Pour compenser, ils s'y étaient fait nombre de relations. Par un cousin, Corbele Corbeau de Vaulserre, de sa belle-mère, ma mère fréquentait les thés de Madame Firino-Martell.

A ces thés, jamais elle n'a vu le même service. L'ayant complimentée sur ce raffinement, Madame Firino lui confia qu'ainsi elle profitait un instant des cadeaux de mariage que sa situation lui imposait.

Le dimanche, nous nous rendions souvent chez les du Parc, Monsieur appartenant comme ma mère à une famille de la Manche. Ils habitaient une propriété dénommée Chatenay, ancienne métairie des Valois, à l'orée du parc François I^{er}. Son épouse était née Caminade du



A Cognac, la place François Ier, l'église Saint-Léger et le quai Hennessy.

Page de droite : Jacques Villeglé devant la librairie Masson, place d'Armes, le 22 mars 2002.

Chatenet. Sa mère ou sa belle-mère, femme de 70 à 80 ans, recevait à l'époque de la tonte des moutons. Je ne l'aurais pas imaginée faisant de la dentelle. Par ceux-ci, sans doute, elle fit la connaissance des Fornay de Saint-Louvent, autre famille normande qui habitait – à moins que je ne me trompe – un hôtel particulier place Beaulieu, ainsi que de son cousin le docteur Lecomte. C'est ce médecin qui, assistant à l'opération des amygdales pratiquée sur sa fille, alors que son confrère lui dit «J'ai terminé ; voyez», lui demanda de nettoyer la partie opérée, celui-ci, malgré sa réticence, s'exécuta et déclencha une hémorragie foudroyante qui entraîna par étouffement la mort de l'enfant.

Nous avions également de bonnes relations familiales avec le docteur Fau et ses enfants, l'un d'eux, plus âgé que moi, fut magistrat à la Cour des comptes. Ils étaient originaires de Périgueux et passaient leurs vacances dans une propriété du Quercy.

Statistiquement, Cognac avait la réputation d'être la ville française réunissant proportionnellement le plus de millionnaires.

Les commerçants adulaient la clientèle, le sou du franc était remis aux domestiques faisant les courses. Les activités culturelles locales étaient snobées. Il n'était pas question pour la bourgeoisie d'assister à une représentation théâtrale. Le théâtre municipal dans une rue sans commerce n'avait rien de fastueux, c'était plutôt une salle de patronage. La bourgeoisie se rendait aux théâtres de Bordeaux ou à Paris.

Lors de l'enterrement de Madame Firino-Martell, vers 1932, le convoi comprenait au moins trois corbillards tant il y avait de gerbes et de couronnes mortuaires et tant celles-ci étaient grandes. Le maître de cérémonie, épée d'argent au côté, saluant jusqu'à terre avec son bicorne, la foule amassée le long des trottoirs, cela m'impressionna beaucoup.

Une des femmes de ménage de ma mère, Madame Delasalle, une femme du Nord qui faisait des extras au banquet des francs-maçons, horrifiait celle-ci par ses descriptions des repas. La loge était située rue de la Madeleine. Sur la table, disait-elle, se trouvait un grand plat d'argent dans lequel le Christ souffrant était incrusté. Ce plat servait de déchetterie pour les os de gibier, de poulet ou pour les coquillages et autres déchets de fruits de mer. Cette femme avait neuf ou dix enfants. Elle avait donc reçu la décoration de la famille nombreuse. Elle était considérée comme un phénomène car elle aurait été, dans l'agglomération, la seule titulaire de cette décoration. S'il en est ainsi, ma mère avec ses huit enfants en fut la seconde.

Le logement de la banque, composé surtout de pièces de réception et d'une galerie-vestibule très agréable, n'ayant que trois chambres de taille médiocre, ne convenait pas à une famille nombreuse. Mes frères aînés étaient donc pensionnaires au collège des jésuites de Tours. Ma sœur aînée était inscrite au cours Adeline Désir, place Beaulieu. Lorsque nous allions la chercher en fin d'après-midi à la sortie des classes, il y avait un cérémonial avec révérences des filles de huit-neuf ans disant «bonjour» en quittant l'antichambre. Chez Madame de Maintenon on ne faisait pas mieux. J'ai été dans la classe préparatoire de ce cours dont les locaux se trouvaient au coin de la place et de la rue Lusignan puis, en septembre 1931, j'ai fréquenté l'école des frères Saint-Joseph, rue de la Madeleine, en face de la loge des francs-maçons. Le directeur en était Monsieur Burguères, sa fille Simone était la maîtresse de la onzième et sa femme de la dixième. Il était autoritaire. Il lui est arrivé de casser un para-

pluie sur le dos d'un élève indiscipliné et l'on dit qu'il fit payer le parapluie aux parents. Cette école avait la particularité de réunir tous les frères qui avaient profité, pour se marier, d'être relevés de leurs vœux de célibat lors de la séparation de l'Etat et de l'Eglise. Ces couples vivaient chichement.

Ce n'est pas à l'école que sont mes meilleurs souvenirs mais au jardin public, dans l'allée autour du lac aux cygnes où je jouais avec Pâquerette Huet, une eurasienne de mon âge. Ce n'était alors pas commun. Son père d'origine bretonne vivait en Indochine et ne devait pas venir souvent à Cognac. A l'école des Beaux-Arts de Rennes, j'ai connu un Henri Huet, eurasien également, j'ai imaginé qu'il était son demi-frère. Il est décédé jeune dans un accident d'avion en Extrême-Orient. Dans ce jardin, je me souviens d'un groupe de vieux qui se chauffaient au soleil sur un banc de pierre adossé à la mairie. On me présentait l'un d'eux comme un vétéran de la guerre de 1870.

L'autre promenade attrayante était celle du parc François Ier, ses allées sombres et labyrinthiques, sa courtine le long de la Charente verdoyante avec ses libellules et ses sauterelles.

Dans le jardin public, les soirs d'été, les crapauds semblaient pulluler. Contrairement à l'une de mes sœurs, je n'ai pas de mauvais souvenirs des moustiques très nombreux. Les plafonds des chambres étaient tachés par leur écrasement à coups de balai.

Vendredi 6 mai 1932 : assassinat du Président Paul Doumer. La veille, au retour du jardin, jouant au cirque à califourchon sur la barre d'appui d'une fenêtre, je bascule et dépasse le chéneau pourtant large, je tombe sur la terrasse du premier étage. Appelé, le docteur Fau, avec sa voiture, m'emmène dans le coma à l'hôpital. J'ai un traumatisme crânien, le bras abîmé. J'évite la trépanation, j'ai les yeux au beurre noir, je fais de la photophobie. Ma grand-mère vint me rendre visite avec une de ses amies malouines, Madame Ackermann, elle-même venue à Cognac chez l'une de ses filles, Madame Dupuy, d'Angeac. L'une d'elles, évoquant l'assassinat de Doumer, dit en me regardant : «Un malheur n'arrive jamais seul.» Je me reprochais par ma chute d'être responsable du destin du Président de la République française.

En janvier 1934, mon père ayant été affecté à la succursale de Vannes, nous regagnâmes la Bretagne. C'était pour moi une nouvelle culture à laquelle je devais m'adapter. Plus de maison blanche mais le dur granit ou le sévère moellon, surtout que nous arrivâmes dans cette ville par un temps pluvieux qui accusait la grisaille de la pierre. De Cognac, je ne me souviens que des temps ensoleillés.

Fini le beurre doux charentais, jaune clair et mat, bien conditionné dans son papier blanc imperméable, et remplacé par la motte de beurre salé du marché, jaune vif et luisant, emballé à la va-comme-je-te-pousse. Ma mère retrouvait les commères de la campagne de sa prime jeunesse. Adieu les commerçants policés et caressants. Les jardins publics étaient petits ou abrupts. Mais il y avait le golfe du Morbihan. Compensation.

Je suis retourné à Cognac une première fois rapidement fin septembre 2000 venant de Périgueux, le temps de revoir sous le soleil la place François Ier. L'hôtel d'Orléans dont le statut est devenu différent, la disparition de la quincaillerie que j'ai mentionnée, place d'Armes, une devanture de bois peinte en gris identique depuis soixante-dix ans mais vieillie, la Poste a perdu en son sommet son espèce de cage qui devait servir de télégraphe de Chappe. La minoterie du Pont-Neuf, qui avait brûlé en 1933, n'a pas été reconstruite. Je ne retrouvais plus à droite du porche de l'église Saint-Léger la boutique du bijoutier qui avait été un contemporain des vétérans des guerres du second Empire, ni en face le petit magasin de porcelaine de Madame Bonjour. La place Beaulieu était devenue un parking. Sur l'un de ses bancs ma grand-mère, fille, petite-fille et arrière-petite-fille d'officiers de l'Empire, m'avait chanté d'une voix chevrotante l'*Internationale*, dont elle aimait l'air, sinon les paroles.

Le 22 mars 2002, j'ai traversé de part en part le parc François Ier, la tempête de décembre 1999 y a été dévastatrice. De plus, en 1930, aucune voie automobile, pas de bitume, pas d'installation sportive. Je n'ai pas non plus reconnu le château de Chatenay. Changement de propriétaire. Les bosquets qui le cachaient de la route et qui permettaient aux habitants de vivre avec les fermiers dans l'intimité familiale ont disparu. Plus d'animaux, volailles, chiens, moutons. Tout est approprié et certainement beaucoup d'arbres ont été abattus. ■

Depuis 1949, par l'appropriation exclusive des affiches lacérées, Jacques Villeglé fait des villes son atelier à ciel ouvert. Ces affiches qu'il ravit à la rue, après avoir été recadrées par ses soins, délivrent, dans de nombreux musées internationaux, un vaste pan d'histoire de notre humanité. Deux œuvres sont dans les collections régionales, au Frac Poitou-Charentes depuis 1983 et au musée Sainte-Croix de Poitiers depuis 1999. Lire *L'Actualité* n° 45 et 53, et le livre d'Odile Felgine, *Villeglé*, publié fin 2001 par Ides et Calendes.

Patience de dinosaure

Les dinosaures de Cherves-Richemont, près de Cognac en Charente, attendaient depuis 130 millions d'années qu'on veuille bien les découvrir

Par **Emmanuel Touron** Photos **Jean-François Tournepiche**

La France a encore des histoires à raconter aux paléontologues. Sauf qu'à les voir filer vers les strates inexplorées des grands déserts lointains ou de quelque chaîne de montagne inhospitalière, le grand public a fini par croire que nos pâturages n'avaient plus grand-chose à leur offrir. En rappelant que *«cela fait deux siècles qu'on connaît le sous-sol français»*, Jean-Michel Mazin, paléontologue à l'Université de Poitiers (EP 1596), justifie aisément l'expatriation de ses pairs à l'étranger. Sous-entendu, le Gobi est a priori plus prometteur qu'une anonyme carrière d'extraction de gypse plantée au fin fond du Poitou-Charentes. Mais si la majorité des professionnels boudent l'Hexagone, les amateurs, eux, continuent de lui consacrer du temps. Leurs fouilles n'ont pas la même ampleur, certains se lancent dans la prospection avec le zèle d'un pêcheur de coques à marée basse. Néanmoins, aussi modeste soit leur démarche, ce sont ces fouilleurs du dimanche qui, parfois, révèlent des merveilles.

PREMIER SIGNALEMENT

Thierry Lenglet est de ceux-là. Géologue de formation, prof de maths dans un lycée d'enseignement professionnel en Charente-Maritime, il traque le dinosaure depuis des lustres. La carrière de Champblanc, à Cherves-Richemont en Charente, il la pratique depuis les années 90. Il sait que, dans l'Antiquité déjà, on exploitait ses bancs de gypse. Surtout, il sait que ce gypse s'intercale avec des couches d'argile noire emprisonnant des vestiges préhistoriques. Dès le milieu du XIXe siècle, Henri Coquand avait signalé les potentialités fossilifères du site (*Description physique, géologique et minéralogique du département de la Charente*). Mais il a fallu attendre les années 80 pour que les amateurs et collectionneurs viennent y mettre le nez, s'immiscant entre les pelleteuses de la société Garandeau. La cohabitation avec les bulldozers est tranquille. L'exploitant, Alexander Garandeau, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de carrier, est lui-même ingénieur des Mines. Du coup, il ne cache pas la sympathie bienveillante qu'il nourrit à l'égard des fouilleurs.

LE «OUI, BOF !» BORDELAIS

Années 90. Lenglet va donc gonfler le rang des amateurs. Comme tout le monde, il exhume des restes : dents, écailles, ossements de dinosaures carnivores et herbivores. Mais, plus que les autres, il mesure l'importance de ses trouvailles. En 1994, il entend ne plus se limiter aux seuls fronts de taille de la carrière. Et prend l'initiative d'une fouille à plat. Avec quelques copains et pendant de longues semaines, il gratte une centaine de m^2 libérés par les engins de Garandeau. Le matériel qu'il extrait le conforte dans son idée. Il se tourne alors vers des enseignants de Bordeaux, des spécialistes rencontrés quand il était étudiant. Il leur présente quelques pièces. Mais son enthousiasme ne reçoit pas les encouragements qu'il espérait. *«Pour eux, c'était juste des découvertes isolées !»* Thierry Lenglet est déçu, mais reste persuadé que Champblanc renferme un formidable gisement. Alors, il poursuit sa quête. Seul. Sans se douter que sa tentative en direction du milieu savant va porter ses fruits. Un jour de 1999, il est contacté par le conservateur du musée des Beaux-Arts d'Angoulême.

Comme Lenglet, Jean-François Tournepiche a une formation de géologue. Son musée vient justement de consacrer une exposition au sous-sol charentais. C'est un géologue bordelais qui lui a parlé de ses recherches. Tournepiche veut en savoir plus. Lenglet raconte. Le conservateur est moins dubitatif qu'on l'a été à Bordeaux : *«Nous prêtons attention à toutes les informations,* insiste-t-il. *Même les plus fantaisistes !»* Et le récit de Thierry Lenglet n'a rien de fantaisiste. Du coup, Jean-François Tournepiche fait remonter l'information jusqu'au laboratoire de Jean-Michel Mazin. A l'époque, Mazin consacre son temps aux ptérosaures de Crayssac, dans le Lot. Mais quand son copain Tournepiche lui parle de Cherves, il n'hésite pas longtemps. Il connaît les écrits de Coquand, mais n'a jamais pris le temps de les vérifier. Le moment semble venu. Quelques mois plus tard, en mai 2001, Mazin, Tournepiche, Lenglet et Garandeau se retrouvent à Champblanc. Avec le soutien du musée d'Angoulême et du Conseil général de la Charente, une zone-test est libérée à quelques centaines de mètres de la carrière, au milieu d'un champ de maïs.

CONFIRMATION

Pendant deux semaines, les paléontologues amateurs et professionnels raclent la couche d'argile. *«Et là, l'extase !»* s'enflamme Jean-Michel Mazin. Cette discrète campagne de fouille permet de dégager quelque quatre cents pièces. Mieux, ces ossements présentent tous un cachet Crétacé. Analysés à Bordeaux, les ostracodes (minuscules crustacés) et charophytes (organes reproducteurs d'algues d'eau douce) libérés par les chercheurs confirment la datation : *«Nous sommes bien dans le Berriasien.»* Autrement dit, dans les tout premiers étages du Crétacé. Et là est le scoop. Car, de l'aube du Crétacé, on ne sait que très peu de choses. Au point que l'apparent effondrement de la biodiversité de la fin du jurassique a conduit à imaginer une crise planétaire majeure. La découverte tombait à point. D'autant que depuis des années, Jean-Paul Billon-Bruyat, l'un des étudiants de Mazin, cherchait – sans trop y croire – la matière d'une thèse sur cette fameuse crise. Jean-Michel Mazin en rigole encore : *«Avec Cherves-Richemont, on a eu un coup de chance magistral.»* De quoi relativiser une histoire vieille de 135 millions d'années. ■

Pourquoi le gisement de Cherves-Richemont est-il si précieux ? Trois raisons. D'abord, c'est une incroyable mine à fossiles. En quinze jours de fouille seulement (c'était en mai 2001, sans préparation particulière et par un temps épouvantable), Jean-Michel Mazin et une poignée de chercheurs ont exhumé quelque quatre cents pièces : os, écailles, dents, griffes de dinosaures herbivores et carnivores, de ptérosaures, de poissons, de tortues, etc. Ensuite, les premières observations ont soulevé une énigme scientifique. Certains ossements reposent, en effet, à la verticale. Et non à l'horizontale, comme tout fossile qui sait se tenir. Pourquoi cette hérésie paléontologique ?

Raz-de-marée, glissement de terrain ? A creuser. Enfin, et surtout, si la couche fossilifère de Champblanc intéresse tant les paléontologues, c'est parce qu'elle date du Berriasien, l'aube du Crétacé. Jusqu'à présent, cet étage n'a livré que de très rares fossiles. Du coup, de l'effondrement brutal de la biodiversité tel qu'observé entre la fin du Jurassique et le début du Crétacé, les scientifiques ont fini par admettre que, il y a 135 millions d'années, une crise planétaire majeure a bouleversé l'ordre écologique en place. Visiblement, Cherves-Richemont pourrait les faire mentir et une page de l'histoire de la planète être remaniée depuis la Charente.

Mais Jean-Michel Mazin se garde bien des pronostics hâtifs. Il sait juste qu'il vient d'en prendre «pour cinq ou six ans». Et semble convaincu d'une chose : «Là-bas, on va se faire plaisir.» Heureux homme.

Denis Roche
Temps terrien en Poitou

Considérations de l'écrivain et photographe sur le Poitou, qui l'a séduit, et sur la photographie

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Invité à Poitiers par l'Université et l'Office du livre, Denis Roche a présenté une sélection de sa «photo-autobiographie». «Il n'y a aucun rapport entre la littérature et la photographie, dit-il à cette occasion. Ce sont deux esthétiques différentes. L'acte photographique se distingue des autres activités humaines parce que c'est un instantané. En une fraction de seconde, la photo est pleine, il n'y a rien à compléter.»

L'Actualité. – Qu'est-ce qui vous a attiré en Poitou ?

Denis Roche. – Je suis venu dans le Poitou parce que je voulais acheter une maison de campagne. Cela s'est fait par hasard. Des amis avaient une maison en Touraine du sud, près de Preuilly. Comme ils se sentaient un peu seuls, ils nous incitaient à chercher pas loin de chez eux. Aux yeux de nos amis parisiens, Touraine du sud ou Poitou, c'est très différent – le pire étant l'été que nous avions passé dans le Cantal, alors que d'habitude nous allions au Mexique, en Inde… Le bide le plus éclatant.

Un agent immobilier a attiré, le premier, notre attention sur la frontière entre la Touraine et le Poitou. Il nous faisait visiter des maisons abominables et, à un moment donné, nous avons traversé la Creuse. «Vous verrez, c'est autre chose», dit-il. La Touraine, c'est la vieille terre royale, quand la France était toute petite. Le Poitou fut longtemps une terre anglaise et cela se sent encore. Un de mes voisins, un paysan, m'a dit «ils se sentent chez eux» en parlant des Anglais.

La différence se perçoit dans le paysage. Quand on est dans un vallon – notre cas – on est beaucoup plus planqué que dans une vallée de la Touraine. Ma vision du Poitou est cependant limitée. J'y viens depuis trois ans et demi seulement, et dans un périmètre assez restreint, entre Poitiers, La Roche-Posay et Châtellerault. J'aime la campagne profonde.

On dit les Poitevins fermés sur eux-mêmes.

Pas du tout, en tout cas dans la campagne. J'ai même été surpris par la gentillesse des gens. Je connais bien l'Auvergne et la Provence, des régions où l'on est assez mal accueilli. Ici, je m'attendais à une réserve légitime vis-à-vis de Parisiens possédant une résidence secondaire, et des étrangers installés à l'année. Au contraire, je suis stupéfait par le côté débonnaire des gens, des paysans, des commerçants. Il est vrai que c'est une région de passage. Des Sarrasins, des Anglais ont fait souche. Près de chez moi il y a des Barbarin et des Tartarin. Les gens me disent que c'est la déformation du mot sarrasin. Ils en rient. C'est très bien.

Pourquoi faites-vous peu de photos dans le Poitou ?

Peut-être ai-je besoin d'être un peu agité pour faire des photos, d'être ailleurs. Quand je viens ici, je suis chez moi, dans la tranquillité. Je vaque à mes occupations de terrien.

D'ailleurs j'ai mis très longtemps avant de comprendre que je pouvais faire des photos chez moi, à Paris. Je ne sais pas pourquoi. Je suis un bureaucrate à plein temps aux éditions du Seuil. J'écris des livres, je publie de la littérature contemporaine, j'ai affaire à des écrivains. Donc quand je deviens photographe, je passe dans un autre monde. Je suis quelqu'un d'autre. Je ne fréquente pas les mêmes personnes. C'est probablement la raison pour laquelle la photographie a longtemps coïncidé avec les vacances, quand j'étais ailleurs.

La photographie n'est pas une discipline ?

Pas du tout. Je peux rester des mois sans faire une photo.

Vous êtes donc un amateur ?

Oui. Totalement.

Denis Roche a publié récemment *Le Boîtier de mélancolie* (Hazan, 1999). Gilles Mora lui a consacré une importante monographie, *Denis Roche. Les Preuves du temps*, publiée lors de l'exposition à la Maison européenne de la photographie en 2001.

Quand glissez-vous dans «l'autre monde» ?
Quand je vois quelque chose. J'arrive dans une chambre d'hôtel, il y a un reflet étrange dans la fenêtre… Je photographie ce qui se trouve devant moi – ce qu'on appelle la «vision directe». Je n'invente rien.

Est-ce dans un moment heureux ?
Pas forcément. A une époque, je rêvais de faire un petit texte sur l'ennui, mais c'est très difficile de rendre hommage à la photo en parlant de l'ennui. Il m'est arrivé aussi de faire des photos dans des moments intenses d'ennui. Je tournais en rond avec mon appareil photo dans un endroit où il ne se passait rien, où je savais qu'il ne se passerait rien. Moment de creux total, pas d'envie. La photo n'est pas pour autant toujours formidable.

sauf dans les pays musulmans. Depuis, ça s'entasse. C'est inouï. Ça va beaucoup plus vite que ce que les gens écrivent. C'est ça le vrac. Exaltant. Par exemple, il a toujours été de bon ton de mépriser les touristes japonais qui descendent de leur autocar devant la tour de Pise et qui font immédiatement la photo. Ils n'ont vu la tour qu'à travers leur appareil photo. Et ils rient. Sans la photo, ils n'auraient pas ce sourire ravageur. Cela me remplit de plaisir. C'est une façon jubilatoire de fonctionner. Et quand le polaroïd a été inventé, les gens se sont mis à faire des photos cochonnes.
Voilà le vrac : une production d'imaginaire illimitée, jour et nuit. Il y a là quelque chose d'intense aulaquel aucune autre agitation n'est comparable parce que c'est gratuite, pour le plaisir.

L'exposition des photographies de Denis Roche eut lieu à la Médiathèque de Poitiers en mars, dans le cadre de «L'œil écrit», manifestation organisée par l'Université de Poitiers et l'Office du livre en Poitou-Charentes.

Courtesy Galerie Le Réverbère

«20 juillet 1989. Waterville, Irlande. Butler Arms Hotel, chambre 208»

Vos avez écrit que «la photographie est empreinte de profondeur [...] due à la rencontre du Temps et du Beau»[1]. Personne n'ose plus parler de Beau aujourd'hui.
Ce mot ne sert plus beaucoup. A l'inverse, on devrait oser dire que dans quantité d'expositions – et pas seulement de photographies – il y a des choses d'une extrême laideur. Pour moi, le Beau signifie accomplissement. Dans le résultat, il se passe quelque chose de l'ordre de l'invention, du formel, du sensible.

«Avec la photographie, nous sommes en présence du premier vrac de l'histoire de l'homme.»[2] Qu'entendez-vous par vrac ?
Dès son invention, la photo a connu un succès immense. Le monde entier s'est mis à faire des photos,

Comme vous, les gens font leur autobiographie.
J'y participe mais ils ne se posent pas la question du chef-d'œuvre. Aucune raison de le leur reprocher, d'ailleurs. La création est forcément arrogante, dans quelque domaine que ce soit. Si vous commencez un livre sans vous dire, même inconsciemment, qu'avant vous personne n'a rien compris, vous allez tartiner une histoire tranquille. Tous les photographes se posent la question du chef-d'œuvre, à chaque prise de vue, mais ils ne le disent pas.
Je sais qu'il y a des photos où j'étais très près du chef-d'œuvre. Quelques-unes qui surnagent, en trente ans, qu'on peut voir toutes seules sur un mur. ■

1. *Conversations avec le Temps*, Le Castor Astral, 1985
2. *La Disparition des lucioles. Réflexions sur l'acte photographique*, Editions de l'Etoile, 1982

Aventure polaire

L'exposition des Expéditions polaires françaises et du Muséum national d'histoire naturelle, présentée à l'Espace Mendès France du 16 avril au 1er septembre, nous fournit l'occasion de réaliser ce dossier en focalisant sur les figures «polaires» de Poitou-Charentes. Des «paroles gelées» de Rabelais au projet d'Isabelle Autissier en Antarctique, sans oublier la recherche scientifique et l'ouverture majestueuse qui nous est offerte par les photographies de Marc Deneyer

Icy est le confin de la mer glaciale

Le mystère partiellement éclairci du Cinquiesme livre de Rabelais

Par **François Bon** Photos **Marc Deneyer**

Parmi les mystères de Rabelais, d'une part ce très long temps qu'il lui fallut pour passer de Gargantua (1534) au Tiers livre (1546), d'autre part que son Quart livre (1552) n'accomplisse pas la promesse d'un voyage jusqu'à l'oracle promis de la Dive Bouteille, mais s'interrompe là, où nous entrons en *mer Glaciale.*

Le Quart livre invente, à mesure qu'on avance sur l'océan, des îles utopies, Chiquanous, île des Vents, îles des Macraeons (*gens qui ont des ans beaucoup*) qui sont comme une suite de satires creusées à rebours dans le monde laissé en arrière. Rabelais, pour le préparer, s'est même invité quelques mois à Saint-Malo chez Jamet Brayer, le pilote de Jacques Cartier : celui-ci avait vu l'immensité blanche du grand nord. Fascinante, la carte du Saint-Laurent remonté par Cartier, long entonnoir blanc, avec d'autres entonnoirs blancs qui s'y greffent, et de l'inconnu partout au bout. Rabelais fait partir son expédition des Sables-d'Olonne (est-ce là que, moine à Fontenay-le-Comte, il a vu pour la première fois la mer ? il connaissait aussi La Rochelle : *Phares : haultes tours sus le rivaige de la mer, esquelles on allume une lanterne on temps qu'est tempeste en mer pour addresser les mariniers, comme vous povez veoir à la Rochelle & Aigues Mortes…*), et envoie ses navigateurs vers ce mystérieux passage rêvé du grand nord…

On a longtemps supposé que le Cinquiesme livre était la suite prévue du Quart, et longtemps buté sur ces contradictions : textes laissés en chantier, et d'autres qui semblaient dans le Cinquiesme livre avoir été pillés et aboutis… par le Tiers et le Quart livres. Simplement, les analyses des grammairiens maintenant le confirment, parce que le grand voyage circulaire, qui permettait, dans l'envers du monde qu'est le monde de l'autre côté de la terre, de toucher l'utopie, a été ébauché dans ces douze ans d'avant le Tiers livre, dont on sait qu'il est, en son premier et son dernier chapitre, le récit du seul embarquement, et tout le livre fait d'une enquête de dernier moment, à travers les strates de la parole.

Le mystère du Quart livre c'est sa fin, dans ce renoncement à la navigation circulaire qui en devait être le but. Dans Rabelais, quand le nouveau s'ébroue et émerge, il laisse à la surface du texte la croûte des premiers états qu'on a secoués et fissurés. La fin officielle du Quart livre c'est une farce autour d'un chat, Rodilardus, avec une de ces échappées opaques dont

Rabelais est l'empereur : *Ho, ho, hie. C'est saphran d'Hibernie*, et toute suite serait possible, sauf qu'on n'a pas trace, dans les dix-huit mois qu'il lui reste à vivre, que Rabelais l'ait entreprise.

Mais la véritable fin du Quart livre, c'est, approchant la *mer Glaciale*, ce très haut, très grand récit dit des paroles gelées : *Lors nous iecta sus le tillac plènes mains de parolles gelées, & sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez. Les quelz estre quelque peu eschauffez entre nos mains fondoient, comme neiges, & les oyons realement.* Approchant le mystère du monde en son nord, les mots ont existence réelle, sans locuteur. Et si la parole a existence hors de l'homme, plus besoin d'utopie, qui ne serait qu'une figure de plus parmi toutes figures nées de l'homme. Sauf que voilà : la langue que parlent ces mots, une fois échauffés non par la bouche, mais par la main, est inaudible, hors du sens – *hin, hin, hin, hin, his, ticque torche, lorgne, brededin, brededac, frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, traccc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrrr, On, on, on, on ououououon : goth, mathagoth, & ne sçay quels aultres motz barbares…*

Dans cet océan fissuré qu'est le Quart livre, une fois approchant ce *confin de la mer Glaciale*, cesse la possibilité des îles satires, des îles utopies, de toute médiation de l'homme devant l'inconnu du monde. Il reste à Rabelais cet étonnant, terrible chapitre avec cette petite poignée de personnages dérivant sur l'immensité silencieuse de la mer. Plus de vent, plus rien que le silence et le froid. Et lui se met à énoncer cette liste, dite par ordre alphabétique (la première des listes de Rabelais à être par ordre alphabétique) de toutes bêtes, larves, insectes, que recèle l'homme : l'homme peuplé, habité, l'homme monde, quand tout le reste est ouvert, mais vide. La rencontre avec le monde polaire met un terme à la quête de Rabelais, parce qu'enfin elle pose l'homme en avant, sans plus de conflit qu'avec lui-même.

Arrivé en *mer Glaciale*, il n'y avait plus à reprendre le Cinquiesme livre : l'œuvre avait son terme, dans cette figure ouverte. Faites le voyage… ■

MARC DENEYER À ILULISSAT

En 1994, Marc Deneyer est allé au Groenland, à Ilulissat, pour photographier les icebergs. Ce travail a donné lieu à des expositions, notamment à Poitiers et à Paris («La conquête des pôles», 1997), et à un livre, *Ilulissat* (éd. Le temps qu'il fait). Pour la première fois, Marc Deneyer montre les photographies en couleur de ce voyage. A l'Espace Mendès France, dans le cadre de «L'aventure polaire», du 16 avril au 1er septembre . Un choix des photographies de son séjour au Japon sera exposéa à la Maison de la culture du Japon à Paris, durant l'été 2002.

«& en bonne heure feirent voile au vent Grec levant selon lequel le pilot principal nommé Iamet Brayer, avoit designé la routte, & dressé la Calamite de toutes les Boussoles. Car l'advis sien, & de Xenomanes aussi feut, veu que l'oracle de la dive Bacbuc estoit près le Catay en Indie superieure, ne prendre la routte ordinaire des Portugualoys : Les quelz passans la Ceincture ardente, & le cap de Bonasperanza sus la poincte Meridionale d'Africque, oultre l'Aequinoctial, & perdens la veue & guyde de l'aisseuil Septentrional, font navigation enorme. Ains suyvre au plus près le parallèle de ladicte Indie : & gyrer au tour d'icelluy pole par Occident : de manière que tournoyans soubs Septentrion l'eussent en pareille elevation comme il est au port de Olone, sans plus en approcher, de paour d'entrer & estre retenuz en la mer Glaciale. Et suyvans ce canonique destour par mesme parallèle, l'eussent à dextre vers le Levant, qui au departement leurs estoit à senestre. Ce que leurs vint à profict incroyable. Car sans naufrage, sans dangier, sans perte de leurs gens, en grande serenité (exceptez un iour près l'isle des Macraeons) feirent le voyage de Indie superieure en moins de quatre moys: lequel à poine feroient les Portugualoys en troys ans, avecques mille fascheries, & dangiers innumerables.»

D'après l'édition originale du Quart livre, Michel Fézandat, Paris, 1552

Joseph-René Bellot *l'odyssée blanche*

«Je vais tenir un journal complet de tout mon voyage, afin que, *si je meurs dans cette campagne*, mon jeune frère et mes neveux au moins suivent mon exemple et apprennent à se dévouer à leur famille, à la science et à l'humanité» Joseph-René Bellot (1826-1853)

Par **Boris Lutanie** Photos **Marc Deneyer** et **Jean-Claude Laurent**

Marc Deneyer

Né à Paris, le 18 mars 1826, Joseph-René Bellot s'est toujours réclamé d'une appartenance rochefortaise. Bellot y a en effet vécu dès l'âge de cinq ans et ses récits de voyage laissent souvent poindre le sentiment nostalgique de son «bon Rochefort».
De modeste extraction, Bellot bénéficie d'une bourse octroyée par la mairie de Rochefort pour accomplir ses études. Il fait montre de très bonnes capacités scolaires et, dès l'âge de 15 ans, il obtient le privilège de s'inscrire à l'Ecole navale. Là encore, ses aptitudes sont reconnues de tous. En 1843, il termine cinquième d'une promotion de quatre-vingts élèves. Après quelques mois de service, Bellot ne tarde pas à s'engager sur de lointaines et périlleuses missions. Embarqué sur la corvette *Le Berceau* pour une campagne à Madagascar, il est blessé au cours d'un combat. A son retour en France, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Au sortir des guerres napoléoniennes, l'amirauté britannique recherche de nouveau le passage du Nord-Ouest. L'existence de ce trajet mythique entre l'Atlantique et le Pacifique a fasciné les explorateurs depuis la fin du XV^e^ siècle. C'est en 1490 en effet que John Cabot soulève l'hypothèse d'une route maritime pour rejoindre l'Orient via le passage du N-O. A dater de ce jour, de nombreux marins tenteront au péril de leur vie de trouver ce passage, en explorant l'archipel Arctique du Nord canadien ou en longeant la côte nord de l'Alaska.
C'est dans ce contexte que John Franklin lance en 1845 une vaste mission d'exploration dans l'Arctique. Sous son commandement, deux bâtiments, l'*Erebus* et le *Terror*, quittent l'Angleterre le 19 mai 1845. Anticipant l'éventualité de longs hivernages, quatre années de vivres ont été prévues à cet effet. Sillonnant des zones encore inexplorées, les deux navires et les cent vingt-neuf hommes d'équipage connaîtront un destin tragique. Les hommes sont contraints à abandonner le navire, paralysé par les glaces qui l'enserrent comme un étau. Pas un seul ne sera retrouvé vivant. Trois années sont passées depuis le départ de Franklin sans que la couronne britannique n'ait obtenu la moindre information le concernant. En l'absence de toute nouvelle, Lady Jane Franklin refuse d'admettre la mort probable de son époux. Elle obtient, en dépit du peu d'espoir, de l'aide de la marine anglaise et parvient à décider plusieurs navigateurs à effectuer des opérations de sauvetage. Outre les récompenses financières promises en échange de toute nouvelle information, un autre intérêt motive ces marins : découvrir le fameux passage maritime du Nord-Ouest qui permettra d'écourter considérablement le temps des voyages entre l'Europe et l'Asie.
A partir de 1847, quarante navires vont se lancer sur les traces de Franklin. En 1851, Bellot décide de s'em-

Jean-Claude Laurent

Portrait de Bellot, par Félix Jobbe-Duval. Rochefort, musée d'art et d'histoire.

Page de gauche : Quelques années après la mort de Bellot, le maire de Rochefort a ouvert une souscription destinée à la construction d'un monument dédié à la mémoire du navigateur. Inauguré en 1862 au cimetière municipal, ce monument sculpté constitue le gisant de Joseph-René Bellot. Le canot renversé est soutenu par quatre ours blancs. Cet ouvrage a été restauré en 1992.

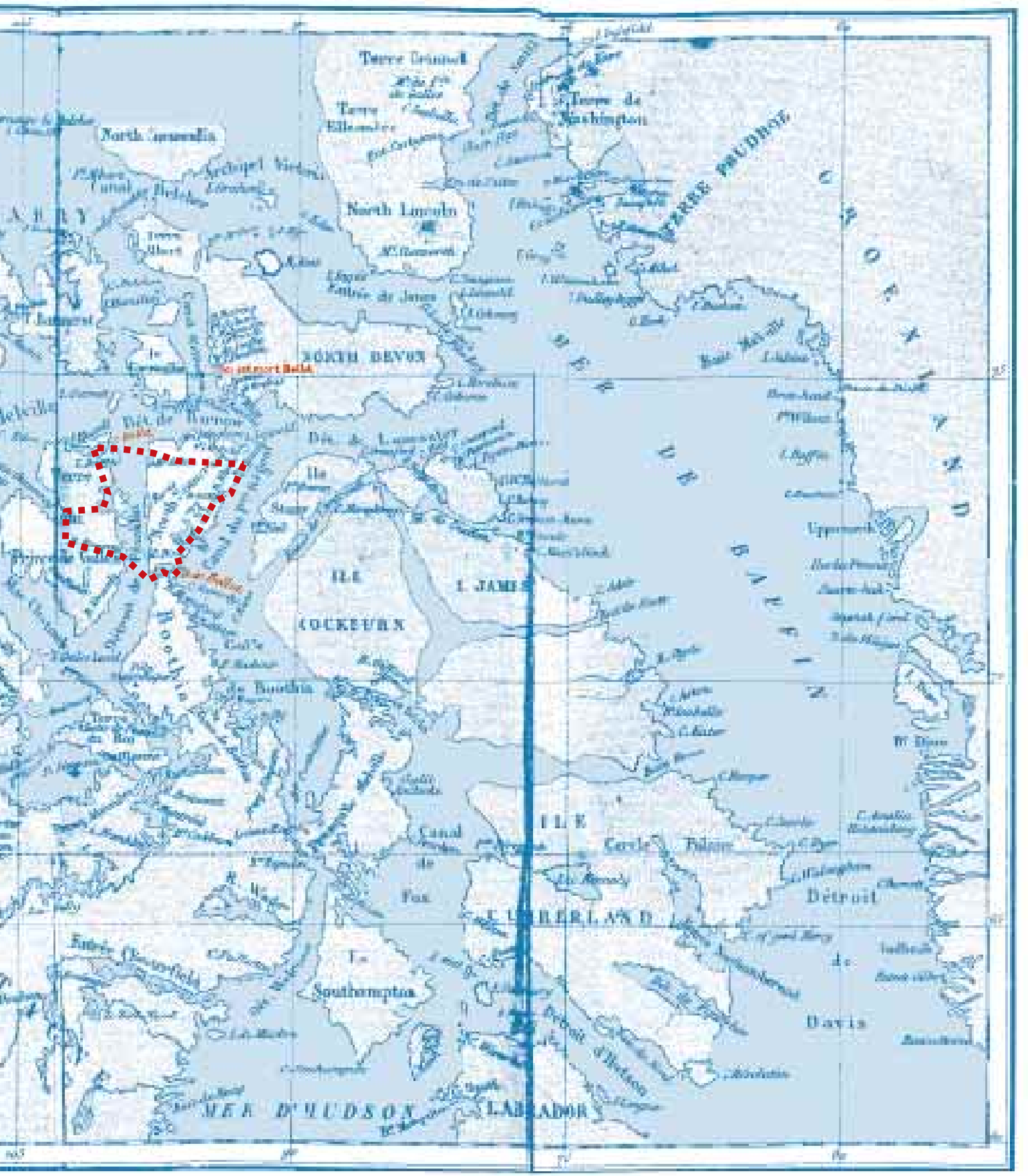
barquer sur l'un d'entre eux. Sous les ordres du capitaine Kennedy commandant le navire expéditionnaire le *Prince Albert*, Bellot est le seul marin français de cette mission britannique. Contre toute attente, la rivalité séculaire opposant les deux nations s'effacera devant le respect mutuel : *«Il n'est pas un de ces hommes qui ne me regarde comme un des siens, pas un qui ne m'obéisse comme si j'étais anglais.»* L'entreprise n'est pas des plus aisée. Si certaines zones sont d'ores et déjà quadrillées, de nombreux espaces restent toutefois exempts de tout relevé cartographique. Bellot est un aventurier et la perspective de découvrir de nouveaux horizons, de nouveaux territoires, constitue l'une de ses principales motivations. Bellot n'est pas sans ignorer les risques d'un tel voyage. La mort se pose ici comme une condition assumée, et les écrits du jeune marin n'occultent pas cette éventualité : *«Je vais tenir un journal complet de tout mon voyage, afin que,* si je meurs dans cette campagne, *mon jeune frère et mes neveux au moins suivent mon exemple et apprennent à se dévouer à leur famille, à la science et à l'humanité.»* Ces considérations liminaires, inaugurant le départ de l'expédition, préfigurent les événements tragiques qui entérineront son destin deux années plus tard. Son *Journal d'un voyage aux mers polaires. A la recherche de Sir John Franklin* (publié après sa mort, en 1854) restitue l'enthousiasme primesautier de découvrir des contrées inconnues et retrace, en contrepoint, les menaces permanentes de dépasser un point de non-retour. Un univers capricieux, tantôt figé puis mouvant, où d'énormes icebergs côtoient des «glaçons» de moindre importance, mais qui peuvent se révéler tout aussi dangereux. Navigateur aguerri, Bellot dépeint les difficultés et les risques encourus par l'équipage voguant vers le Groenland : *«Cette mobilité des glaces, nécessaire à la navigation, en forme précisément le danger, puisqu'on se trouve placé entre les glaces qui viennent du côté où souffle la brise, et la côte ou les glaces qui n'en sont pas encore détachées. Il est inutile d'insister sur la force d'écrasement que possèdent des masses souvent de plusieurs lieues carrées d'étendue, et*

Carte des régions polaires du Nord de l'Amérique publiée en 1875 dans la troisième édition du Journal de Joseph-René Bellot. Nous indiquons en rouge le périple qu'il a effectué lors de son premier voyage (1851-1852).

qui, une fois en mouvement, ne sauraient être arrêtées par aucune résistance humaine.» Le navire doit se frayer un passage improbable dans un entrelacs de glaces qui se jouxtent et s'écartent de façon imprévisible. Parfois, les glaces se rapprochent dangereusement des flancs du bateau et le souffle de la mort flotte sur ce no man's land glaciaire. L'équipage du *Prince Albert* doit essuyer des tempêtes, souffrir du scorbut, subir une longue immobilisation pendant l'hivernage, prisonnier de la banquise… Par delà ces tribulations, Bellot retient avant tout sa rencontre avec les Esquimaux : *«Nous avions adopté, en effet, le genre de vie et les coutumes des Esquimaux et des Indiens pour nos voyages, et il ne nous fut pas difficile de voir combien la nature les a pourvus de moyens bien supérieurs à ce que nous donneraient les raffinements de la civilisation.»* Pour se dégager de cette *«prison de glace»*, les marins doivent scier un canal dans la banquise. Nulle trace de Franklin. Pas le moindre indice suggérant une piste de recherche. Cependant, le champ d'investigation se rétrécit peu à peu, et c'est en procédant par élimination que Joseph-René Bellot parvient à la déduction suivante : *«Aujourd'hui, il semble démontré qu'il [Franklin] a pris la route au nord du canal Wellington.»*

QUATRE SITES DU GRAND NORD CANADIEN PORTENT LE NOM DE BELLOT

Le *Prince Albert* prend la route du retour et Bellot reçoit tous les honneurs de la part des plus hautes instances françaises et outre-Manche. Promu lieutenant de vaisseau par le ministre de la Marine, Bellot est par ailleurs intronisé membre de la très sélective Société de géographie de Londres. Un détroit que Bellot avait découvert au fond de la baie de Brandford lui est alors dédié. D'autres lieux portent également son nom : Bellot Cliff (île Prince of Wales) ; Bellot Island (Terres de Grant) et le Bellot Point (île Devon). Loin de se laisser griser par ces consécrations officielles, Bellot répond de nouveau à l'appel du grand large. Dès le 10 mai 1853, il reprend la mer à bord du *Phoenix* qui se dirige une fois de plus vers le Nord. C'est en tentant de rejoindre la terre ferme que Bellot et deux matelots se trouvent soudainement emportés par la débâcle des glaces. Isolés sur un îlot gelé, dérivant vers le nord, les trois hommes façonnent un abri dans la glace pour se soustraire à la violence des vents. Bellot est déséquilibré par une brusque bourrasque et trébuche dans une crevasse. Lourdement équipé, il ne parvient pas à nager et disparaît dans les eaux glaciales le 18 août 1853. Selon le témoignage des rescapés, le navigateur aurait prononcé cette ultime formule : *«Avec la protection de Dieu, pas un cheveu ne tombera de notre tête.»* Désavoué par la providence, la disparition prématurée de Bellot et de celui qu'il s'efforçait de retrouver frappèrent les esprits. Une pléthore d'hommages lui furent rendus, des monuments érigés, mais le temps s'est écoulé depuis lors et son mouvement pendulaire a fait basculer la figure de Joseph-René Bellot de son piédestal héroïque dans les oubliettes de l'histoire. ■



POUR EN SAVOIR PLUS

«Le lieutenant de vaisseau Bellot et le passage du Nord-Ouest», par Jacques Grézillier, in *Roccafortis*, bulletin de la Société de géographie de Rochefort, 3e série, t. II, n° 14, septembre 1994.

«Joseph-René Bellot, héros des mers polaires», par Lucien Fournier, et «Toponymes dédiés à J.-R. Bellot», par Benoît Tollu, in *Les Carnets de l'exotisme*, «Les enfants du froid», n° 17-18, septembre 1996, Le Torii Editions.

Grise-Fiord l'exil arctique

Histoire d'un peuplement et nouvelles questions environnementales : Jérôme Vergnaud étudie le village de Grise-Fiord, situé sur l'île d'Ellesmere dans l'Extrême Nord canadien

Par **Astrid Deroost** Photos **Jérôme Vergnaud**

Jérôme Vergnaud apprend l'inuktitut, à Paris, au sein de l'Institut national de langues et civilisations orientales. Patiemment, ce Jarnacais de 28 ans parfait sa connaissance du Haut-Arctique. Après deux missions vers l'Extrême nord canadien, une maîtrise en géographie et un DEA environnement, il a fait de Grise-Fiord, cité de 140 habitants située au-delà du 75e parallèle nord et attachée à la province autonome du Nunavut, l'unique objet de ses recherches. Sa thèse, en gestation, traitera de la généalogie du village créé dans les années cinquante par l'Etat canadien à des fins géostratégiques. Et de nouvelles questions environnementales, gestion de la biodiversité et apparition des déchets.

Axe de réflexion : les conditions d'installation, en 1953, des sept familles inuit, déplacées à 2 000 kilomètres au nord de leurs terres d'origine (nord québécois et nord de l'île de Baffin) ont-elles une incidence sur la perception actuelle de l'environnement et sur le traitement des résidus ?

«Je dois retracer l'histoire du village, des familles. La manière dont les habitants ont apprivoisé un territoire inconnu – une plage de cailloux – sans matériel adapté. Ils ont dû s'adapter aux ressources cynégétiques, trouver de l'eau, explique Jérôme Vergnaud. *Ils ont découvert un froid extrême, la nuit polaire et ont vécu une première année sous des toiles de tentes. Après, ils ont construit le village en récupérant des matériaux. Notamment des caisses en bois laissées par le bateau qui ravitaillait l'officier canadien chargé de surveiller l'implantation.»*

Afin de collecter ses données, le jeune chercheur a opté pour une insertion discrète au sein de la commu-

nauté inuit. En 1997, alors qu'il séjourne à Iqualit (capitale du Nunavut), une opportunité le transporte à Grise-Fiord. *«J'avais entendu parler de ce village et j'avais en tête de rencontrer les personnes qui avaient vécu le déracinement.»* Cette année-là, avec l'assentiment des autorités municipales, il plante sa tente sur la banquise et attire les premiers échanges. A force de respect, il défriche la douloureuse histoire des exilés et partage, avec les habitants, de chaleureux moments. Il constate aussi l'importance de la chasse au bœuf musqué, à l'ours, à l'oie blanche, au lapin arctique... Chacune des trente maisons compte un chasseur. Des guides-chasseurs transmettent leur savoir aux plus jeunes et veillent au respect de la nature vitale.

Au cours de la seconde expédition, en février-mars 2000, Jérôme Vergnaud suit les cours de langue inuit à l'école de Grise-Fiord, célèbre le retour du soleil et part, à travers l'immensité glacée, à la découverte du village originel. Vestiges évocateurs que l'accompagnateur et guide-chasseur Larry Andlaluk, contemporain du «déplacement», contemple les yeux humides. Puis, le Charentais approfondit la question environnementale : *«Il existe un véritable intérêt pour ces problèmes. Ils savent que la chaîne alimentaire n'est plus aussi pure qu'avant et que la pollution atmosphérique, sur laquelle ils ne peuvent pas agir, produite par les pays tempérés, les concerne au premier chef. Sur les territoires de chasse, la réglementation "zéro trace" s'applique aux chasseurs, aux chasseurs sportifs et aux missions scientifiques. Ils regrettent aussi que le bateau qui livre des produits, générateurs de déchets, reparte à vide.»*

Le village et son périmètre immédiat, en revanche, sont la scène d'une pratique plus mystérieuse. Le chercheur a observé un «tri utile». Les caisses de bois – et d'autres matériaux «nobles» – sont récupérées et servent toujours à construire des cabanes près des habitations ou les boxes qui équipent les traîneaux. Les déchets ménagers, dont les nombreux emballages, sont collectés et brûlés mais d'autres résidus restent à même le sol. Ainsi de ces courroies de scooter abandonnées qui pourtant appartiennent à quelqu'un et serviront un jour de frein aux traîneaux. *«Peut-être ont-ils une autre perception des déchets dont je vais dresser la typologie. Il semble que l'exigence "zéro trace" s'applique aux territoires de chasse, lointains, qu'ils ne peuvent pas contrôler alors qu'ils contrôlent le village, la plage et les abords par le biais d'un nettoyage annuel. D'autre part, le périmètre immédiat du village n'est pas un territoire de chasse.»*

PROJET DE NOUVELLE MISSION EN 2004

Avant de systématiser ses observations, Jérôme Vergnaud souhaite vivre un camp de chasse saisonnier. Les familles entières délaissent alors Grise-Fiord, rebâtissent chaque année des bases éphémères et y reproduisent une vie de village. Une troisième mission «sur le toit de la terre», espérée pour 2004, permettrait également au Charentais de réaliser une cartographie des territoires de chasse, épars et complexes à préserver. Un outil pour les protecteurs locaux de l'environnement et un don fait aux hommes et aux femmes qui l'ont accueilli. ■

Page de gauche : cette structure est un inuksuk. Dans la toundra, les inuksuk indiquent aux chasseurs, «comme des hommes», le bon chemin à suivre.

Grise-Fiord : un village coincé entre la montagne et la banquise, gelée pendant plus de dix mois de l'année.

A l'école des orques

En étudiant l'apprentissage des techniques de chasse chez les orques, Christophe Guinet, chercheur au Centre d'études biologiques de Chizé et spécialiste de cette espèce de delphinidés, a mis en relief la part culturelle de leurs comportements

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Christophe Guinet**

Iles Crozet. Des éléphants de mer se prélassent sur la plage. Parmi eux, un jeune spécimen s'apprête à glisser dans l'océan. Mais trois tonnes noires et blanches viennent alors s'échouer sur la plage. Deux rangées de dents coniques et hautes comme un pouce viennent se refermer sur le jeune éléphant de mer. Une fois sa proie happée, *Orcinus orca*, l'orque, retourne à l'océan.

Cette technique, dite «d'échouage volontaire» n'est qu'un exemple parmi les multiples stratégies de prédation développées par les orques. Ces dernières savent aussi créer des vagues artificielles pour balayer les éléphants de mer réfugiés sur des blocs de glace. Elles peuvent basculer ces blocs pour faire glisser leurs proies. Elles concentrent les bancs de harengs pour les assommer à coups de nageoire caudale. Elles s'attaquent même aux baleines, en s'agrippant aux nageoires pectorales, arrachant des lambeaux de chair ou les percutant à coups de rostre. *«En Australie au début du siècle, elles ont partagé leurs efforts de chasse avec les baleiniers pendant plus de trente ans»*, raconte Christophe Guinet. Se manifestant auprès des baleiniers, elles leurs indiquaient la proie et les aidaient ensuite en tirant sur les harpons et en se posant sur l'évent – les narines – pour gêner la respiration des baleines. Au terme de la chasse, le partage était toujours le même : la langue pour les orques, le reste pour les baleiniers.

Orcinus signifie *«par qui vient la mort»* et de telles démonstrations d'efficacité leur ont valu d'être également surnommées *«baleines tueuses»*. *«Mais*, précise Christophe Guinet, *peu d'attaques d'orques contre les hommes, deux à ma connaissance, ont été recensées. Si certaines histoires circulent, elles ne sont pas fondées. Le seul accident mortel attesté s'est passé en captivité : une dresseuse s'est noyée après avoir été emmenée, par jeu, au fond de l'eau.»*

La multiplicité de leurs techniques de chasse et, plus largement, de leurs comportements, pose la question, non de l'intelligence que Christophe Guinet *«trouve trop difficile à définir et à circonscrire»*, mais d'une forme de culture ou proto-culture chez les orques. Or, le chercheur atteste l'existence de *«comportements culturels acquis par l'apprentissage et l'imitation»*. C'est en observant sur plusieurs années la manière dont les jeunes orques apprennent à s'échouer sur les plages de l'archipel de Crozet qu'il a mis en évidence la volonté de transmission du savoir-faire des orques à leur descendance ainsi que des comportements d'imitation de la part des jeunes. *«Il faut plusieurs années d'exercice à l'orque pour acquérir suffisamment de maîtrise et attraper sa première proie.»* Le risque majeur étant de rester échoué sur la plage. De fait, dès leur plus jeune âge, les jeunes sont accompagnées par leur mère mais aussi de façon plus inattendue par la femelle la plus expérimentée du groupe pour s'essayer à l'échouage. Elle devra apprendre à retourner dans l'eau en s'appuyant sur la nageoire caudale, dans un mouvement proche de la reptation. Si elle reste bloquée, elle sera poussée vers l'eau par

son guide. Seuls certains groupes d'orques maîtrisent cette technique qu'ils se transmettent de générations en générations jusqu'à constituer une sorte de tradition. L'«échouage volontaire» fut également observé en Argentine à Punta Norte.

Un second phénomène atteste la part culturelle de certains de leurs comportements. En effet, les orques disposent d'une forme de *«langage», «plutôt un répertoire»,* précise Christophe Guinet, formé d'une dizaine de cris tous produits de la même manière par le groupe, mais qui diffèrent d'un groupe à l'autre. Les jeunes orques apprennent ce répertoire au contact de leur mère *«et des phénomènes d'imitation de cris ont été constatés en captivité entre des individus issus de groupes différents»*. En outre, les scientifiques ont récemment apporté un nouvel éclairage sur les fonctions de ces dialectes. Les groupes partageant des cris en commun forment des clans acoustiques, dont l'ensemble forme une population. Les recherches menées récemment ont montré que les femelles choisissaient de s'accoupler avec les mâles ayant le moins de cris en commun (c'est-à-dire les dialectes les plus éloignés). Menant en parallèle des analyses génétiques, les scientifiques se sont aperçus que plus le langage était différent, plus la distance généalogique entre les lignées était grande. *«Une des fonctions de ces dialectes serait d'apprécier les différences génétiques et donc d'éviter la consanguinité.»*

Sans être encore en danger, la population d'orques a cependant beaucoup diminué ces dernières années. A Crozet, on ne compte aujourd'hui plus qu'une soixantaine d'individus et la tendance est observée dans la plupart des océans. *«Les causes sont multiples. Cette diminution peut d'abord être imputée à la raréfaction de leurs proies comme les éléphants de mer et les baleines.»* En effet, les premiers subissent des mouvements cycliques océano-climatiques naturels et les secondes ont été victimes de la chasse. De plus, à Crozet, les orques venant se servir directement lors de la remontée des lignes, *«il est fort probable que certaines aient été abattues par des braconniers». «La diminution est également due à la concurrence que les orques entretiennent avec l'espèce humaine»*, ajoute-t-il. En Norvège, les orques sont en compétition avec les hommes pour la chasse au hareng, à Gibraltar pour le thon rouge, en Colombie britannique et en Alaska pour le saumon. Intervient également la pollution qui affecte particulièrement les orques du Pacifique Nord. Cadmium et mercure les atteignent d'autant plus qu'elles sont au sommet de la chaîne alimentaire. Et, souligne Christophe Guinet : *«Les organochlorés pourraient être responsables de leur faible taux de reproduction et de leur forte mortalité.»* ■

Les recherches sur les orques s'inscrivent dans le programme Ecologie des oiseaux et mammifères marins mené par le groupe de recherche Prédateurs marins du Centre d'études biologiques de Chizé. L'équipe est composée de 5 chercheurs du CNRS auxquels s'ajoutent une technicienne, une quinzaine d'étudiants et 5 volontaires civils en charge du dénombrement. Une part importante des recherches menées sur les orques consiste en un suivi des individus. Pour ce faire, les chercheurs dressent une carte d'identité de chacun d'entre eux basée sur des photographies d'ailerons. En effet, les orques sont particulièrement difficiles à différencier et seules les marques et les blessures présentes sur leurs ailerons dorsaux permettent de les reconnaître.

Le 4e symposium international sur les orques aura lieu au Centre d'études biologiques de Chizé (CEBC) du 23 au 28 septembre 2002. Une centaine de spécialistes du monde entier viennent y faire le point sur leurs connaissances et réfléchir sur la conservation des espèces. Une soirée ouverte au grand public, gratuite mais sur réservations, aura lieu le mardi 24 septembre. Inscriptions sur orca@cebc.cnrs.fr

Isabelle Autissier et «Pourquoi pas l'Antarctique» célèbrent le centenaire du premier hivernage de Charcot en Antarctique. Présentation d'un grand projet

Par **Jean Roquecave**

Un cargo *pour l'Antarctique*

Le *Français* dans la banquise, 25 février 1904 (coll. particulière), in *La Conquête des pôles, 150 ans de photographie en Arctique et en Antarctique*, Editions du patrimoine, 1997.

Deux Rochelais, la navigatrice Isabelle Autissier et André «Yul» Bronner, qui est à l'origine de la reconstruction du Phare du Bout du Monde, se sont associés pour célébrer à leur manière le centenaire du premier hivernage de Charcot sur le continent antarctique.

«Chacun de son côté, on a réfléchi à quelque chose d'intelligent à faire dans le grand Sud, affirme Isabelle Autissier. *C'est un territoire à peu près inviolé, le seul endroit de la planète où ne flotte aucun drapeau. Et Charcot est quelqu'un qui tranche avec les scientifiques de son époque, un personnage prémonitoire par rapport à ses contemporains. Le souci premier des explorateurs d'alors, c'était d'aller planter le drapeau. Charcot fut un des premiers à avoir une mentalité différente et aussi à être respectueux de la nature et de l'environnement. Marquer son territoire ne l'intéressait pas plus que rechercher les baleines, et il refusait de tuer les manchots ou les phoques inutilement.»*

UNE ÉQUIPE PLURIDISCIPLINAIRE

La démarche adoptée est inédite. Il s'agit d'affréter un navire, d'y embarquer une équipe pluridisciplinaire et de l'amener en terre de Graham, sur les lieux mêmes de la péninsule antarctique où Charcot et sa goélette, le *Français*, ont hiverné en 1904.

Le projet, au fil des réflexions, s'est peu à peu affiné. Le navire sera un cargo. *«Le cargo s'est imposé de lui-même*, souligne Isabelle. *A partir du moment où on veut emmener du monde, et surtout leur fournir la possibilité de travailler, il faut un espace suffisamment grand, et un peu de confort et de sécurité dans ces régions difficiles. Nous allons acheter un cargo d'une soixantaine de mètres renforcé pour la navigation dans les mers polaires, ce qui peut se trouver sur le marché de l'occasion.»*

L'expédition comprendra une quarantaine de personnes, un équipage de dix hommes de la marine marchande, sept à huit spécialistes pour la logistique de l'expédition, un médecin urgentiste, un spécialiste des transmissions et de l'informatique, un montagnard, ceci afin de permettre aux *«invités»*, qui seront seize ou dix-huit, de travailler correctement et de découvrir la région dans de bonnes conditions. Deux voiliers polaires permettront d'atteindre les zones inaccessibles au cargo. Il est aussi prévu d'aller autant que possible sur le continent. *«Nous irons aussi ren-*

dre visite aux bases polaires, dans la mesure évidemment où nous ne serons pas importuns en regard du travail scientifique qui y est mené.»

BINÔMES DE SCIENTIFIQUES, ARTISTES...

Les *«invités»* iront par paires, *«des binômes»*, note Isabelle. *«Dans chaque discipline, nous emmènerons une personnalité reconnue et un jeune de 18 à 25 ans, qui sera porteur d'un projet en relation avec l'Antarctique.»* La palette des disciplines envisagées est très vaste. Ecrivains, historiens, photographes, peintres ou musiciens, et bien sûr scientifiques, qui auront une large place. *«Ce sont eux qui sont là-bas au quotidien, et c'est aussi à eux qu'on doit ce qu'est l'Antarctique aujourd'hui. Nous sommes persuadés que l'Antarctique est un endroit épatant, qui aide à réfléchir différemment. Et en croisant les compétences, il devrait se passer des choses.»*

Les *«invités»* seront probablement en majorité français, mais l'expédition devrait être multinationale, avec des participants chiliens, argentins, italiens, écossais. *«Rien n'est exclu, ce sera décidé au coup par coup, en fonction de la personnalité des candidats et de leurs projets.»*

Le projet a reçu un bon accueil de la part des scientifiques : *«Nous sommes allés voir les scientifiques des TAAF (Terres australes et antarctiques françaises) qui administrent les stations françaises, et ceux de l'IFTP (Institut français pour les technologies polaires), des spécialistes de la logistique scientifique. Nous voulions savoir si nous n'étions pas complètement cinglés, et ils nous ont donné leur accord. Notre expédition permettra d'ailleurs aussi de mettre en lumière à destination d'un public très large ce que font les scientifiques français en Antarctique.»*

La péninsule antarctique est accessible par la mer pendant quatre mois, de décembre à mars, ce qui permet d'envisager deux rotations à partir de l'Amérique du Sud pendant les deux étés australs fin 2003-début 2004 et deux autres fin 2004-début 2005. Le cargo reviendra en Europe en 2005 et devrait alors effectuer une tournée dans les ports français et européens, ce qui pourrait contribuer à financer en partie l'opération. Car le budget envisagé de «Pourquoi pas l'Antarctique», sans être pharaonique, est cependant important. *«Si nous devions tout financer, le budget de l'ensemble de l'opération, jusqu'à la fin 2005, serait de l'ordre de 12 millions d'euros, environ 80 MF. C'est un budget équivalent à l'engagement d'un voilier dans la Volvo Race, la course autour du monde par étape en équipage. Ce n'est pas irréalisable, d'autant qu'on peut au moins trouver la moitié de partenariats en nature sur les transmissions, les équipements ou même le navire.»*

Pour financer le projet, André Bronner et Isabelle Autissier ont commencé par créer une association, sur le modèle de l'association du Phare du Bout du Monde, qui comptait plus d'un millier d'adhérents. *«C'est une démarche collective, il est plus facile d'aller voir un mécène ou un financeur quand on est soutenu par plusieurs milliers d'adhérents.»* L'association «Pourquoi pas l'Antarctique» est présidée par Georges de Caunes, Rochelais et passionné d'aventures polaires, et bénéficie du soutien de la famille Charcot et du Yacht Club de France, dont Jean-Baptiste Charcot fut longtemps le président. Des contacts sont pris avec les ministères concernés, Culture, Recherche, Education nationale, Jeunesse et Sports, ainsi qu'avec l'Unesco, tout comme avec des entreprises, l'appui de la région Poitou-Charentes étant d'ores et déjà acquis. Pour élargir l'audience du projet, un site Internet est en cours d'élaboration et devrait être opérationnel début mai 2002. ■

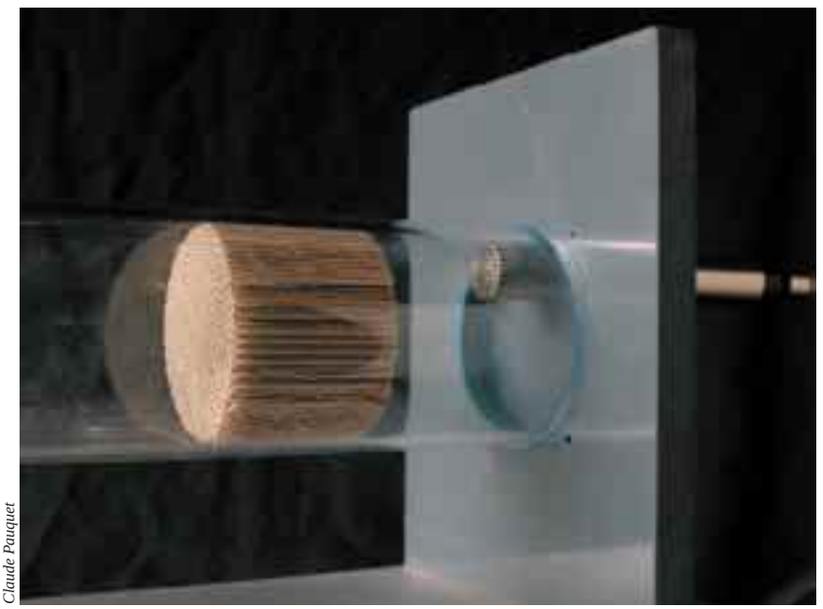
Jacques Vapillon

Jean-Baptiste Charcot est né le 15 juillet 1867 à Neuilly-sur-Seine. Passionné de navigation dès son plus jeune âge, il devient néanmoins médecin pour plaire à son père, Jean-Martin Charcot, le fondateur universellement connu de la neurologie moderne, qui fut le maître de Freud à la Salpêtrière. Dès 1902 il se rend au-delà du cercle polaire arctique. En août 1903, il lance une expédition en direction des régions antarctiques à bord du *Français*, un trois-mâts de 32 m qu'il vient de se faire construire. L'expédition, qui sera marquée par un hivernage sur l'île Wandel, durera vingt-deux mois et se traduira par un travail scientifique considérable : océanographie, géographie, physique du globe, observations astronomiques et topographiques, zoologiques et géologiques. En 1908-1910, Charcot mène à bien une seconde expédition antarctique et un deuxième hivernage à bord de son nouveau navire, le célèbre *Pourquoi-Pas ?* L'expédition atteint 70° de latitude sud et rapporte là encore une moisson scientifique abondante. Charcot est désormais célèbre. Après la guerre de 14-18, il reprend ses expéditions polaires à bord du *Pourquoi-Pas ?*, mais cette fois dans l'océan Arctique. Jean-Baptiste Charcot disparaît en mer le 16 septembre 1936, quand son navire se brise dans la tempête au large de l'Islande. Charcot a laissé plusieurs récits de ses explorations antarctiques, dont *Le* Français *au pôle Sud* (Ed. de l'Aube, 1998), et *Le* Pourquoi-Pas ? *dans l'Antarctique, 1908-1910* (Arthaud, 1996). *J. R.*

Le froid venu du son

C'est un peu comme une devinette. La recette paraît simple. Pour un physicien, le matériel est facile à trouver : un haut-parleur, un tube (de verre par exemple, fermé à un bout), à l'intérieur duquel on introduit un empilement de plaques (du type de ceux des pots catalytiques). Et il n'est pas inutile d'ajouter une sonde thermique, pour avoir la preuve de ce que l'on va fabriquer. On pourrait s'attendre à faire du bruit. Peut-être un peu. Mais ce n'est pas l'objectif de cette expérience. Non, l'objectif est de créer du froid… Avec du son ! Etonnant certes, mais pas impensable, en particulier pour les chercheurs du laboratoire d'études aérodynamiques de l'Université de Poitiers (UMR 6609).

En soufflant le verre au-dessus d'une flamme, l'homme s'est aperçu que l'on pouvait créer du son avec du chaud. Plus simplement, en installant une résistance chauffante dans un tube, on peut faire chanter celui-ci, comme un tuyau d'orgue. La source de chaleur agite les particules d'air dans le tube. Lorsqu'elles oscillent toutes avec la même fréquence, on crée une onde sonore qui tire son énergie de la source de chaleur. Si cette expérience paraît relativement accessible, il est par contre plus difficile d'imaginer que l'on puisse fabriquer du froid avec une source sonore. Et pourtant…



Claude Pauquet

«Dans le cadre d'un projet étudiant, nous avons mis au point un réfrigérateur thermo-acoustique, explique Yves Gervais, professeur au LEA. Son principe est basé sur des échanges de chaleur entre de l'air et des plaques empilées dans un tube. Les particules d'air sont mises en mouvement de façon ordonnée, grâce à un haut-parleur situé à une extrémité du montage. L'onde sonore émise et le déplacement alternatif des particules associé impliquent une succession de compressions et de dilatations du gaz, qui s'accompagnent d'augmentations et de diminutions infinitésimales de la température. Grâce à l'échange thermique entre l'air et les plaques et au caractère périodique de ce transfert de chaleur, on obtient une différence notable de température entre les deux extrémités de l'empilement de plaques. On peut alors imaginer faire circuler un liquide de chaque côté de l'empilement et le faire refroidir. Mais cette dernière étape est celle qui reste à optimiser.» Il faut noter que l'on sait aujourd'hui créer ainsi des gradients permettant d'atteindre des températures extrêmement basses.

Ce principe pourrait trouver son application dans divers domaines de la réfrigération : à usage domestique, bien sûr, mais aussi dans l'industrie électronique (pour refroidir les composants, avec un montage miniaturisé) par exemple. Au niveau international, l'enjeu principal est très important. L'objectif est la diminution de la concentration des gaz CFC dans l'atmosphère. Mais il faut encore améliorer le rendement des installations, particulièrement au niveau des échangeurs.

Laetitia Becq-Giraudon

Esquimau

Deux griffes d'ours, une coupe en corne de bœuf musqué, des fragments de harpons. Ces quelques objets ayant appartenu à Joseph-René Bellot, conservés au musée de Rochefort, ont servi de fil conducteur à Laetitia Barbu pour réaliser, en 2001, la maquette du CD-Rom *Esquimau* (voir alienor.org). Laetitia était alors étudiante à l'Ecole supérieure de l'image, à Poitiers. Elle n'a pas eu la possibilité d'achever ce travail prometteur qui conjugue l'aspect ethnologique (en partant des observations de Bellot dans son Journal), les représentations subjectives de l'Esquimau et la rencontre avec les «natifs» d'Upernavik. Maintenant, elle souhaite développer ce projet multimédia ainsi que sa connaissance de ce peuple, apprendre l'inuktitut et aller au Groenland pour réaliser un film. Parce qu'elle a découvert une culture fascinante.

katabatique@yahoo.fr

INDIENS DÈNÈS

René Fumoleau, prêtre d'origine vendéenne, témoigne de son expérience dans le Grand Nord canadien. *Cinquante ans chez les Indiens Dènès* est aussi un itinéraire spirituel. Geste éditions, 240 p., 18 €

EUGÈNE THÉBAULT

Après Jules Verne, l'aventure polaire a inspiré nombre d'écrivains populaires, comme Eugène Thébault, né en 1864 à Vouillé dans les Deux-Sèvres. Il situe au pôle Sud son roman *Nira, australe mystérieuse* (1930) ou *Les Deux Reines du pôle* (seconde édition, 1931). Un auteur exhumé par Claude Deméocq dans *Les Carnets de l'exotisme*, n° 17-18.

L'aventure postée des pôles

Membre de l'association des philatélistes polaires et passionné par les expéditions polaires françaises, Serge Kahn récolte une manne précieuse grâce à la philatélie. «Un mot griffonné par Charcot sur une carte postale, une correspondance intime, voire le simple nom d'un destinataire sur une enveloppe sont autant de précisions sur les hommes qui ont fait l'histoire polaire. De tous les documents que j'exploite, les documents postaux sont ceux qui m'apportent le plus d'informations», dit-il. Beaucoup plus qu'un amoncellement d'enveloppes, qu'une successions de cachets, de flammes et d'oblitérations, les classeurs de philatélistes sont pour lui des livres d'histoires.

Notons que Serge Kahn est membre de l'amicale des anciens du *Pourquoi-Pas ?* Celle-ci a réservé les 42 places d'un bateau russe pour se rendre en 2004 sur les lieux d'escales de Charcot. Ils ont prévu d'y rencontrer l'expédition menée par Isabelle Autissier pour, ensemble, poser une plaque sur l'île Petermann où Charcot avait hiverné en 1909.

Chez Daniel Astoul, les Terres australes et antarctiques françaises (TAAF) reviennent comme un leitmotiv. Et pour cause : il a passé un mois en Antarctique à bord du *Marion Dufresne*, le cargo ravitailleur des TAAF. Un voyage qui fait rêver ses amis philatélistes qui n'ont pas manqué de remplir sa valise d'enveloppes pré-timbrées et adressées qu'il s'est chargé de leur renvoyer du cargo. «Le courrier posté à bord d'un bateau est la seule possibilité d'avoir un timbre émis par un pays et oblitéré avec le cachet d'un autre pays. Dans tous les autres cas, le timbre et l'oblitération doivent être de la même nationalité», précise-t-il. La règle à bord étant d'affranchir avec des timbres émis par le pays de départ, celui d'arrivée ou celui d'origine du bateau. De fait, si le *Marion Dufresne* part de Durban pour rejoindre Kerguelen, le courrier posté à bord pourra s'orner d'un timbre sud-africain, français ou de Kerguelen. Ce voyage était aussi pour Daniel Astoul l'occasion de mettre les pieds sur le territoire français pour lequel «la vente de timbres représente 12% de son budget annuel», soit plus de 2 millions d'euro !

Quant à Patrice Petreau, créateur de l'association et actuel trésorier, il collectionne les manchots. Du timbre exceptionnel des Falkland émis à 1 320 exemplaires en 1933 aux enveloppes d'un hôtel chilien, tout y est. Il dispose, au dire de ses amis, de la plus belle collection française sur ce thème. «D'ailleurs, cette année, il ne me manquait plus qu'un petit point avant d'accéder aux expositions internationales», regrette-t-il. Les expositions étant en fait des compétitions permettant d'obtenir des points et de passer d'un palier à l'autre.

A chacun des cinquante membres de l'association de philatélie française correspond un thème qu'il creuse, fouille et exploite. De fait, mises bout à bout, ces collections racontent dans ses moindres détails une histoire de l'aventure polaire française.

Anh-Gaëlle Truong

De haut en bas :
Cachet du *Marion Dufresne* avec la signature d'I. Autissier, timbre des TAAF, cachet d'un navire de pêche, cachet de P.-E. Victor en hommage à Charcot.

A gauche : au cœur de l'Abyssinie vers 1912. A droite : à bord d'un boutre en mer Rouge (colorié par le photographe).

Henry de Monfreid
l'écume de l'aventure

Pour la première fois en France, à la Corderie royale de Rochefort, une exposition est consacrée à Henry de Monfreid, écrivain et navigateur

Par **Mireille Tabare** Photos **Henry de Monfreid**

Contrebande sur une plage du Yémen habituellement déserte (colorié par le photographe).

En 1931, Henry de Monfreid publie *Les Secrets de la mer Rouge*, son premier livre. Depuis, ce conteur admirable a entraîné des générations de lecteurs dans le sillage de ses fabuleuses expéditions maritimes. On connaît moins l'homme, et toutes les facettes d'un personnage hors du commun, marin expérimenté, grand aventurier, entrepreneur, photographe, peintre et musicien. Un homme épris d'indépendance, menant sa vie selon sa fantaisie, dérangeant parce qu'inclassable.

L'exposition réalisée par le Centre international de la mer évoque la vie de cet écrivain hors norme. Au fil d'un cheminement non linéaire, illustré de documents exceptionnels, pour la plupart inédits (journaux de bord, correspondance, photos, films, aquarelles, enregistrements de conférences, de récits, d'émissions de radio) se dessine peu à peu la haute silhouette noueuse, au visage émacié, au regard flamboyant, d'un homme animé du feu de vivre, aux passions et aux talents multiples.
Né en 1879 au cap Leucate, dans l'Aude, Henry de Monfreid, qui est fils unique, a goûté une enfance enchantée, d'abord sur les rivages de la Méditerranée, puis à Paris, auprès d'un père artiste-peintre, ami de Gauguin et de Segalen. Plus tard, il a connu l'errance de la jeunesse, entre désir d'ancrage et fièvre de liberté.

OBOCK, CÔTE FRANÇAISE DES SOMALIS

En 1900, il se met en ménage avec Lucie Dauvergne. Pour survivre, il enchaîne les petits boulots. Mais il étouffe dans cette vie trop étroite, se sépare de Lucie et, en 1911, décide de rompre avec le vieux continent. Henry embarque pour Djibouti et devient agent d'approvisionnement pour le compte d'un négociant en café. Pendant deux ans, il voyage en terre abyssine. D'emblée, il est séduit par les paysages, le climat, les populations locales, dont il apprend la langue et adopte les usages, s'éloignant peu à peu du monde occidental. Durant l'été 1913, il revient en France, où il épouse Armgart Freudenfeld, rencontrée quelques années auparavant. Sitôt de retour en Afrique, Henry réalise son rêve le plus ancien. Il s'installe à Djibouti, puis à Obock, sur la côte française des Somalis. Il achète un boutre – petit bateau à voile – et se lance dans le commerce maritime. «*Grâce à ce boutre, il avait pu obtenir à Obock la concession de l'ancienne demeure du*

gouverneur, qui était abandonnée, raconte sa fille, Amélie de Monfreid Dubarry. *Ma mère et ma sœur aînée l'y ont rejoint en 1916. C'est là que je suis née, en 1921, par les fortes chaleurs du mois d'août, sur la terrasse de la maison donnant sur la mer. Mon père avait toujours été attiré par la mer. Il avait beaucoup navigué, enfant, avec son propre père, puis plus tard sur un bateau qu'il possédait à Fécamp. A son arrivée en Afrique, c'était déjà un bon marin.»*

Pour Henry, la grande aventure commence. Il va naviguer pendant plus de vingt ans, dix mois sur douze, entre mer Rouge et océan Indien. Il sera capitaine, armateur – il possédera jusqu'à une dizaine d'embarcations – et même constructeur de bateaux, comme l'*Altaïr*, une goélette sur laquelle il vivra ses plus beaux voyages.

Mû par le goût du risque plus que par l'appât du gain, il prend part à toutes sortes de commerces et trafics maritimes – café, perles fines, armes, drogues – dont les plus périlleux constitueront la trame de ses romans. C'est aussi un entrepreneur créatif. A terre, il multiplie les projets et en réalise certains : achat d'une centrale électrique, d'une fabrique de glaces, construction d'une usine de pâtes, culture d'huîtres perlières.

Henry est aussi très attaché à sa famille, à ses amis. Sa force pour affronter la vie, il la puise auprès des siens. Pendant ses voyages, il correspond abondamment avec eux. Entre deux traversées, il rejoint la maison familiale d'Obock. *«Durant mon enfance, je n'ai pas eu conscience d'avoir un père,* se souvient Amélie Dubarry. *Le plus souvent absent, il demeurait pour nous un étranger, qui nous inspirait même une certaine crainte. Il exigeait de nous sagesse et obéissance. Avec rudesse même si c'était par amour, et souvent maladroitement, il cherchait à nous éduquer de manière à nous rendre aptes à affronter toutes les situations et tous les dangers. En réalité, c'est notre mère qui nous a éduqués, c'était elle le pivot de la famille. Intelligente, sensible, courageuse, elle avait accepté pour l'amour d'Henry cette vie dure et solitaire. Elle a été pour lui, jusqu'à sa mort en 1938, un soutien et un guide.»*

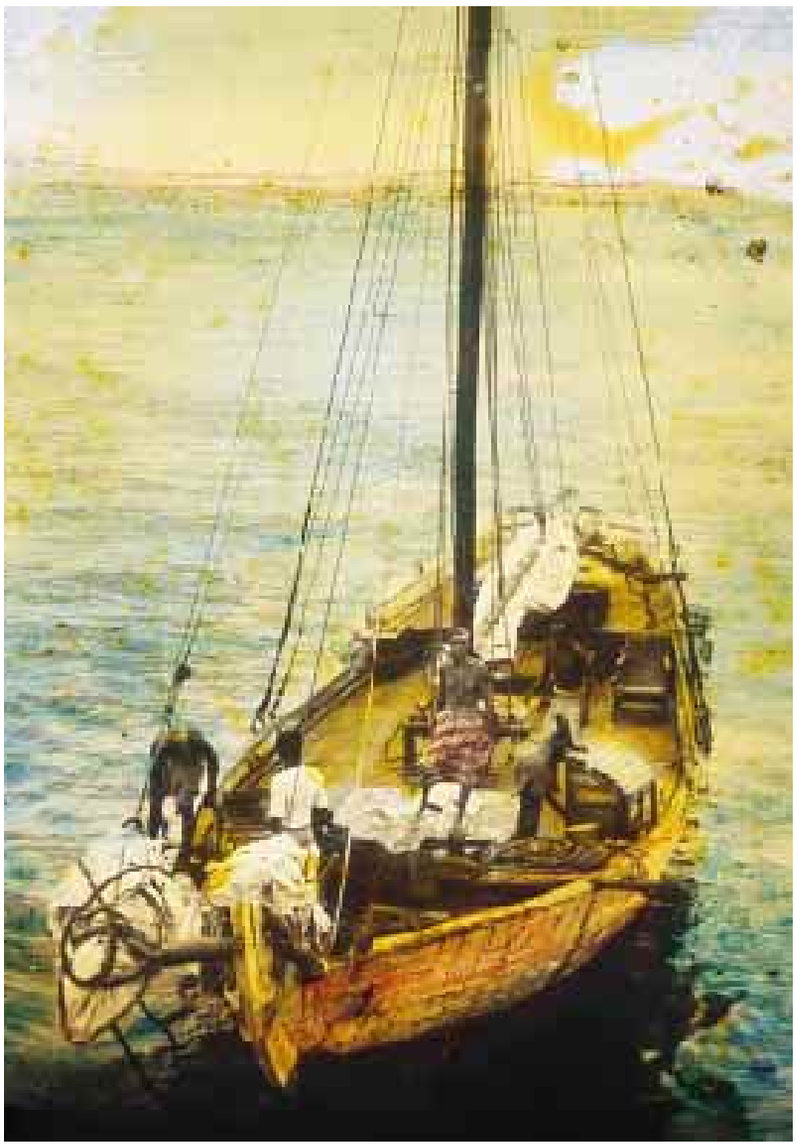
Fatouma, maîtresse-servante d'Henry de Monfreid, Ethiopie, 1911.

Manœuvre à bord d'un boutre en mer Rouge, vers 1935.

Manège le jour du ramadan à Dire Daoua, Ethiopie, vers 1920.

Henry de Monfreid au centre et, à sa gauche, Obénèche, sa compagne sur les hauteurs éthiopiennes, 1912.

Ci-dessous : Campement sur un plateau de Tchercher, Ethiopie, vers 1912.



Henry de Monfreid «nacouda» (capitaine) à bord de l'un de ses boutres, le *Moustérieh*, mer Rouge, vers 1935.

A partir de 1920, la famille partage son temps entre la maison d'Obock en hiver, et, en été, celle d'Araoué, dans les montagnes d'Abyssinie, une plantation abandonnée qu'Henry a transformée, grâce à d'ingénieux systèmes d'irrigation, en un jardin exotique. *«Nos parents étaient très appréciés des populations locales,* explique Amélie. *Vivant au milieu d'elles, ils avaient adopté leurs coutumes, parlaient leurs langues, entretenaient avec elles des relations de proximité et d'amitié, prodiguant assistance et soins à ceux qui en avaient besoin. Quant à nous, pieds nus, sans chapeau, vêtus à la mode du pays, nous partagions la vie rude et libre des gamins somalis et éthiopiens, et fréquentions l'école coranique. Pour faire comme tout le monde, mais aussi pour ne pas ressembler à ces enfants de colons, pour se démarquer d'un monde que mon père haïssait.»* D'emblée, Henry avait pris ses distances avec la société coloniale et choisi de s'intégrer dans l'univers Est africain, attiré par le mode de vie des populations locales, par leur aptitude à vivre libres, de corps et d'esprit.

JOSEPH KESSEL, PREMIER LECTEUR

S'il a dérangé le petit monde des colons et les bien-pensants de la société occidentale par ses idées, sa manière d'être, ses activités et ses relations pas toujours "recommandables", Henry a séduit quelques esprits éclairés de l'époque et noué avec eux des liens d'amitié durable. Adolescent, il a connu Segalen et Gauguin. Plus tard, au hasard de ses voyages, il fera la connaissance de personnages aussi dissemblables que Pierre Teilhard de Chardin, jésuite et paléontologue, l'abbé Breuil, Paul Vaillant-Couturier, dirigeant communiste, Montherlant, Pagnol ou encore Cocteau, avec lequel il partage le goût pour la peinture, l'écriture et l'opium. Sa rencontre en 1930 avec Joseph Kessel sera déterminante. Enthousiasmé par la lecture des journaux de bord d'Henry, Kessel convainc l'aventurier de se faire écrivain. La publication chez Grasset, un an plus tard, des *Secrets de la mer Rouge* lui vaut un succès immédiat et une fulgurante entrée en littérature. Il sera un écrivain prolixe : plus de soixante-dix romans et récits de voyage, dont une vingtaine déjà à son actif en

1940. *«Nous avons quitté l'Afrique avec notre mère, pour nous installer en France, à Neuilly,* raconte Amélie Dubarry. *Tout à coup, nous sommes passés d'un monde à l'autre. Il a fallu s'habiller, porter des chaussures. Je découvrais le froid, les pelouses interdites, les trottoirs, les maisons hautes comme des falaises. Mais très vite, je me suis adaptée. Quant à mon père, il profitait de ses rendez-vous à Paris avec son éditeur pour venir nous rendre visite.»*

Chassé d'Ethiopie en 1933 par Haïlé Sélassié, Henry de Monfreid devient correspondant de guerre lors du conflit italo-éthiopien en 1935. Il est arrêté en 1942 par les Britanniques, qui l'accusent – injustement – d'intelligence avec l'ennemi, et emprisonné au Kenya deux années durant (il sera libéré suite à un non-lieu). *«C'est à son retour de captivité que j'ai vraiment rencontré mon père. Je l'ai aimé dans l'instant. C'était un homme passionnant, attachant, séduisant, gai, qui aimait communiquer aux autres son plaisir de vivre. Conteur, écrivain, peintre, musicien, bricoleur, inventeur, tout l'intéressait et il savait tout faire.»*

TRADUIT ET LU DANS LE MONDE ENTIER

En 1947, après trente ans d'aventures en mer, Henry se retire à Ingrandes, dans l'Indre, avec sa nouvelle compagne, Madeleine Villaroge. Jusqu'à sa mort en 1974, à l'âge de 95 ans, il donnera des conférences dans le monde entier et consacrera le reste du temps à ses passions, entouré de ses enfants et petits-enfants.

Malgré une œuvre littéraire conséquente, Henry de Monfreid n'a jamais accédé à une reconnaissance officielle : il fut quatre fois refusé à l'Académie française. Libre de ses pensées et de ses actes – on lui reproche notamment d'avoir, un temps, ravitaillé en armes Haïlé Sélassié, puis d'avoir approuvé Mussolini dans sa conquête de l'Ethiopie – l'homme dérangerait-il encore ?

«Je suis très reconnaissant au Centre international de la mer d'avoir osé s'investir dans ce projet d'exposition en faisant fi des préjugés erronés et restrictifs entourant la personne de mon grand-père, souligne Guillaume de Monfreid, chargé de sa succession littéraire. *D'avoir réussi, par cette plongée foisonnante et honnête dans la vie de l'écrivain, à révéler l'homme, de chair, d'esprit, de cœur, sans trahir son image. D'avoir restitué l'homme sous toutes ses facettes, le marin, l'aventurier, l'armateur, l'entrepreneur, et ce qu'il fut avant tout : un grand artiste.»*

Le marché de Dire Daoua, vers 1912.

En bas : Henry de Monfreid sur un boutre, fin des années 1920.

La vraie reconnaissance vient des lecteurs. Ses livres se vendent toujours très bien. Les *Secrets de la mer Rouge* ont été traduits en dix langues. *«Le livre vient juste d'être traduit en chinois,* précise Guillaume. *Traduit en russe il y a quelques années, il s'est vendu là-bas à plus de 100 000 exemplaires. En France, il s'en vend entre 10 000 et 20 000 exemplaires par an. Les œuvres d'Henry sont en cours de réédition chez Grasset. Flammarion a publié, l'an dernier, des recueils de correspondance,* Lettres d'Abyssinie *et* Lettres de la mer Rouge. *En projet également un livre de photographies – mon grand-père a réalisé des milliers de photos – et un ouvrage sur le peintre. Il a peint plus de mille aquarelles !»* Si l'écrivain séduit toujours autant de lecteurs, c'est qu'il parle à tous. Au travers de ses récits et de sa vie, passe un souffle de liberté qui redonne force, même à ceux qui désespèrent, et réveille en chacun l'écho de ses propres rêves. Comme un appel à rompre ses amarres, à déployer ses voiles… ■

***Henry de Monfreid, l'écume de l'aventure*, à la Corderie royale de Rochefort, jusqu'au 20 mai. Tél. 05 46 87 81 44**

L'aventure polaire

A l'Espace Mendès France, jusqu'au 1er septembre. Tél. 05 49 50 33 08 Conférence inaugurale de Georges de Caunes, journaliste et écrivain, sur les expéditions polaires de Paul-Emile Victor de 1948 à 1951, le 16 avril à 20h30.

Cinq siècles d'histoire, de découvertes et de science sont résumés dans «L'aventure polaire», exposition du Muséum national d'histoire naturelle et des Expéditions polaires françaises, conçue et réalisée par Jean-Claude Hureau et Benoît Tollu.
Pour nous conduire à la découverte des pôles, l'exposition retrace les voyages des grands explorateurs, des précurseurs de la Renaissance, suivis par les géographes, océanographes et naturalistes du XIXe siècle, jusqu'aux équipes scientifiques de notre époque qui travaillent en Arctique ou en Antarctique. Tous les grands thèmes des recherches actuelles sont présentés, qu'il s'agisse, par exemple, de l'étude des variations du climat de la planète, du déplacement des pôles magnétiques, de la biologie.
On y découvre aussi les peuples de l'Arctique – grâce à de nombreux objets et documents – ainsi que les enjeux stratégiques que représentent ces milieux hostiles.

Nacéra, Théodore, Paul-Emile et les autres

Franck Gérard

Nacéra Kaïnou et son buste de Paul-Emile Victor, présent dans l'exposition «L'aventure polaire».

«A la base, je suis peintre», dit Nacéra Kaïnou. Chez elle, la sculpture est une seconde nature. Une parmi d'autres, mais celle qui lui vaut une certaine reconnaissance. Nacéra est l'auteur du buste de Paul-Emile Victor de l'exposition «L'aventure polaire». «J'avais participé à la création des décors de l'exposition, Jean-Claude Hureau, le commissaire, a donc accepté que je fasse ce buste», explique Nacéra. Comme tous ses autres bustes, son «PEV», comme elle dit, est très ressemblant et c'est en croisant son regard que le public y trouvera «l'humanitude» que Nacéra décèle dans chacun de ses modèles. «Je débute dans la sculpture et, comme tout cheminement artistique, cela passe par le naturalisme», dit-elle, consciente du décalage qui existe entre elle et la tendance actuelle de «l'art-numérique-conceptuel-antimondialiste». Ses bustes ont quelque chose de désuet. Elle assume : «Je sais, je suis très XIXe siècle. Mais, il y a encore des visiteurs au musée Rodin… On me dit aussi que j'ai un certain talent pour restituer la part d'ombre et de lumière de mes modèles. Cette intrusion dans l'intime m'intéresse.»
Il lui faut quelques heures pour sculpter un personnage alors qu'elle peut passer des années sur une toile. «Mais avant d'en arriver là, je passe des mois à enquêter. Pour le buste de Théo, j'ai lu ses écrits, rencontré ses proches, visionné des vidéos.» Elle n'a jamais rencontré Théodore Monod mais lorsque Jean-Claude Hureau, qui fut l'un de ses proches collaborateurs, lui a commandé son buste, Nacéra a voulu «restituer l'image que chacun avait pu se faire d'un homme universellement connu». Manifestement, elle a atteint son but puisque son buste de Théodore Monod sera exposé, à partir du 9 avril, au Muséum national d'histoire naturelle ainsi qu'à l'oratoire du Louvre, à l'Académie des sciences, à l'Institut fondamental d'Afrique noire de Dakar et au lycée français de Nouakchott, en Mauritanie.

Sandrine Lopez

UNE SCIENCE DU THÉÂTRE

**Quand les scientifiques créent des compagnies de théâtre, ils ne se donnent pas seulement en représentation, ils inventent un «festival festif» ouvert à tous et gratuit. C'est le cas du Festival de théâtre en Oléron, du 24 au 28 juin, avec spectacles, ateliers théâtre, ateliers écriture, débats, interventions en milieu scolaire, etc. Il est organisé par le Comité d'action et d'entraide sociale du CNRS dans son centre de vacances de La vieille Perrotine, à Oléron. Cinq créations au programme : *Teatr*, de Mikhaïl Boulgakov (Cie de l'Incertitude, Bordeaux-Inra), *L'Hygiène de l'assassin*, d'Amélie Nothomb (Cie du Ciel, Orsay-Astrophysique), *On a volé la lune*, de Jean-Paul Alègre (Castel Cie, Saint-Pierre-d'Oléron), *Autour de Calaferte* (Cie XXS, Palaiseau-Polytechnique), *Derniers remords avant l'oubli*, de Jean-Luc Lagarce (Tripiti Théâtre, Marseille-Sciences de la vie).
CAES du CNRS : 01 49 57 50 00**

HISTOIRE DES SCIENCES

Dans le cadre des «amphis du savoir», Michel Blay expose la naissance de la science du mouvement à partir de Galilée, le 26 avril à 14h, à l'amphi J du campus de Poitiers.

CREUZFELDT-JAKOB

Le professeur Roger Gil, neurologue, doyen de la faculté de médecine et pharmacie de Poitiers, participe à une table ronde sur la maladie de Creuzfeldt-Jakob, à l'Espace Mendès France, le 16 mai à 20h30.

ESPACE DE MÉTIERS

Sur le thème «profession : infirmière», rencontre avec Marie-Thérèse Chauveau-Ronsin, directrice de l'Institut de formation des soins infirmiers du CHU de Poitiers, Nathalie Shibib, infirmière déambulatoire, et Christine Rambaud, infirmière à l'unité de gériatrie aiguë du CHU, à l'Espace Mendès France le 15 mai à 20h30.

Des étoiles plein les yeux

Le planétarium de l'Espace Mendès France a dix ans. Si depuis sa création il n'a subi aucune évolution technique, c'est dans les services qu'il propose que le planétarium a évolué. Il existe en effet un renouvellement périodique des séances programmées. En particulier, des projections s'intègrent directement aux programmes scolaires (70% du public), mettant en avant la planétologie comparée et l'appréhension des distances dans l'Univers. «Nous sommes toujours prêts à répondre aux souhaits des enseignants, explique Pascal Baron, le responsable, même si l'appropriation du planétarium ne se fait que lentement.» Et pourtant, l'équipe met aussi en place des ateliers pédagogiques avec la fabrication de cartes du ciel, de cadrans solaires, l'invention de maquettes expliquant le phénomène des marées ou celui des saisons, permettant de traiter de thèmes astronomiques sous une forme concrète.

Le planétarium participe aussi à diverses activités et observations avec des groupes d'amateurs. Par exemple, lors de la Nuit des étoiles, la Société astronomique populaire poitevine (Sapp) met à la disposition du planétarium et du public présent un matériel et un savoir-faire importants. «C'est pour nous l'occasion de montrer la complémentarité du planétarium et de l'observation extérieure, ajoute Pascal Baron. Dans le planétarium, on peut, sous un ciel jamais assombri, faire défiler la nuit au rythme désiré et sous n'importe quelle latitude ! Cela permet aux néophytes de ne pas avoir à attendre que la Terre tourne pour préparer une observation ultérieure du ciel avec la Sapp.»

Dans les Deux-Sèvres, l'Astro-club 79, dont l'objectif est la diffusion des connaissances en astronomie auprès d'un large public, a aussi établi une relation efficace avec l'Espace Mendès France. «Le centre nous a apporté son concours, nous prêtant en particulier une caméra CCD (Charge coupled device) avec laquelle nos membres s'essayent à la photographie astronomique numérique, note Jean-Claude Moreau, responsable du club et membre de l'Académie de sciences de New-York. Pour notre part, nous avons construit une coupole de quatre mètres. Notre projet actuel est en effet d'édifier le premier observatoire astronomique public à caractère pédagogique de la région Poitou-Charentes.»

Laetitia Becq-Giraudon

Ci-dessus : la galaxie Andromède. Ci-contre : Io, un des quatre satellites galiléens de Jupiter.

Nasa

SCIENCES AGENTS DOUBLES

Un agent double est celui à qui l'on croit pouvoir faire confiance alors qu'il œuvre contre nous. Telles sont perçues les sciences aujourd'hui. D'où la méfiance qu'elles inspirent. Vincent Jullien, président de la Société française d'histoire des sciences et des techniques, affirme qu'en fait les sciences se développent en étroite affinité avec notre culture et notre sensibilité.

Dans son livre (publié chez Stock), il retrace notamment la genèse de l'opposition entre les sciences et les lettres, le géomètre et le poète, la raison et les arts, et en démontre les dangers. Il insiste sur la nécessité d'intégrer les sciences dans une culture commune.

LA SCIENCE ET SES LIEUX

Dans la série des conférences d'histoire des sciences organisées par le muséum et l'Université de La Rochelle à la Flash (amphi 250), signalons celles de Jean-Louis Fischer sur «origine et fondation des stations marines» le 30 avril à 18h, et de Kapil Raj sur «terrain et topographie coloniale», le 15 mai à 18h. Entrée libre.

Hommage à Alcide d'Orbigny

La Rochelle, Paris et la Bolivie s'associent pour célébrer cette année le bicentenaire de la naissance du voyageur naturaliste Alcide d'Orbigny. C'est sur le littoral rochelais qu'Alcide, jeune homme, réalisa ses premiers travaux scientifiques et se passionna pour les foraminifères, des coquillages microscopiques dont la présence permet, encore aujourd'hui, de dater et de caractériser certaines couches géologiques. C'est en Amérique du Sud qu'il voyagea, de 1826 à 1833, pour le compte du Muséum d'histoire naturelle de Paris, s'intéressant à la flore, à la faune, mais aussi aux populations locales. C'est à Paris qu'il vit sa carrière couronnée avec sa nomination, en 1853, au Muséum national d'histoire naturelle. C'est là qu'il mourut, en 1857, laissant à la postérité une œuvre scientifique considérable.

A La Rochelle, le muséum propose, à partir d'avril, une rétrospective de la vie du savant. En parallèle, à Paris et à La Paz, des expositions seront consacrées aux différentes facettes de l'œuvre de ce pionnier dans le domaine des sciences de l'homme et de la nature. Et des colloques internationaux : à l'Université de La Rochelle les 18, 19, et 20 avril, puis à Paris en juillet et à Santa Cruz en août.

A Esnandes (où vécut d'Orbigny) et La Rochelle, les enfants sont associés à la commémoration, au travers d'ateliers «découverte et croquis» et d'un concours organisé par le muséum, sur les traces du dessinateur naturaliste. En point d'orgue de la célébration dans la région, l'exposition du Muséum national sera présentée à l'automne à la Corderie royale de Rochefort. Avec également au programme une série de concerts de musique baroque et sud-américaine.

Mireille Tabare

Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle : 05 46 41 18 25

Aka
un peuple pygmée

L'exposition consacrée aux Aka est une «invitation à une rencontre, non avec des objets – les Aka en produisent très peu – mais avec des hommes», souligne Jean-François Tournepiche, conservateur du musée des Beaux-Arts d'Angoulême et co-concepteur de l'exposition. De fait, il parie sur la photographie et la plongée dans l'ambiance étouffée d'une forêt équatoriale pour faire découvrir cette civilisation. Les clichés d'hommes et de femmes pygmées de Bernard Descamps bordent le territoire Aka et la visite s'effectue au son de leurs musiques.

Avant d'entrer dans leur monde, certains points méritent d'être éclaircis. En grec, pygmée signifie «haut d'une coudée». Ce peuple apparaît pour la première fois en pourfendeur de grues dans l'*Iliade*. Ce thème sera repris de façon récurrente jusqu'au Moyen Age. «Ainsi, indique Jean-François Tournepiche, avant que le premier Occidental ne rencontre de vrais pygmées au XVIIIe siècle, ceux-ci existaient déjà dans son imaginaire.» Depuis, ils furent tour à tour accusés de cannibalisme, désignés comme derniers spécimens du bon sauvage et même élevés au statut de modèle économique.

Ceux qu'on qualifie de pygmées sont en fait plusieurs groupes distincts dont font partie les Aka. Peuplant la forêt équatoriale qui s'étend sur le Zaïre, le Congo et la République Centrafricaine, ces tribus représentent une population d'environ 200 000 personnes. Plus petits que les populations des plaines, les pygmées ne sont pas des nains. «Leur taille est simplement adaptée à leur environnement.» Le visiteur prend alors le chemin de la forêt à la rencontre des pygmées. Un monde touffu et désordonné à nos yeux mais aussi balisé que nos villes pour ses habitants.

Les Aka ne connaissent pas les classes sociales. Celui qui ne craint pas de monter à mains nues à trente mètres de haut sera chasseur de miel, celui qui manifeste des prédispositions de guérisseur sera chaman mais «ces statuts ne sont pas transmissibles de père en fils».

En revanche, la répartition sexuelle des tâches est stricte : les femmes ne touchent pas ce qui donne la mort, elles s'occupent donc de la cueillette, et les hommes de la chasse.

Fortement ritualisée, la chasse est un événement «social et religieux», notamment quand il est question de s'attaquer à un éléphant. Social parce qu'une telle proie nécessite le regroupement de plusieurs tribus, et religieux parce que la disparition d'un éléphant brise l'équilibre naturel du monde. «Ce peuple de chasseurs cueilleurs constitue une ressource extraordinaire pour les préhistoriens. Ils nous permettent d'envisager l'univers mental de nos ancêtres quand ils avaient encore ce mode de vie, c'est-à-dire avant le Néolithique», explique Jean-François Tournepiche.

Les Aka s'expriment surtout par la danse. Les contes et les chants montrent également que l'absence de traces matérielles d'expression artistique ne découle en aucun cas d'une culture pauvre et simplifiée.

Anh-Gaëlle Truong

Après le musée des Beaux-Arts d'Angoulême, l'exposition «Aka, un peuple pygmée» est présentée au musée des tumulus de Bougon jusqu'au 30 septembre 2002. Tél. 05 49 05 12 13

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 15 € (étranger 18 €)**

❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 28 € (étranger 35 €)**

❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____